

LE PAYS DE FRANCE



PHOTO
H. MANUEL

Amiral de Bon

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnier
PARIS

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20



IV

L'AMIRAL AVAIT RAISON (suite)

— Depuis combien de temps êtes-vous dans ce pays ? interrogea l'officier.

— Depuis hier soir, vers cinq heures.

— D'où venez-vous ?

— Mais, dit Lionel sèchement, c'est un interrogatoire ?

— C'est un interrogatoire.

Lionel comprit qu'il était dans son tort, il s'inclina.

— Je suis parti de Paris pour Brest, de Brest à Saint-Brieuc et de cette ville en suivant la côte jusqu'ici.

— Le but de ce voyage ?

— Ma santé.

— Vous êtes en règle au point de vue militaire ?

— Parfaitement en règle.

— Veuillez me montrer vos papiers, je vous prie.

Le lieutenant les lut attentivement ; tous étaient parfaitement en règle ; il les replia, songeur, puis, les rendant à leur propriétaire, il termina un peu sèchement l'entrevue :

— C'est en règle, je vous remercie, Monsieur.

Et, saluant de nouveau, il pénétra dans l'hôtel où Lionel le suivit.

En entrant dans la salle à manger il remarqua qu'une petite table avait été dressée dans un coin, au fond de la salle, assez loin de la table commune où les officiers prenaient place et où lui-même s'était assis la veille au soir. Il s'attendit à quelque chose.

La bonne survint, elle alla droit à Lionel :

— Monsieur, lui dit-elle, votre place est à cette petite table, vous y serez très bien.

— En effet, parfaitement ; donnez-moi, je vous prie, un journal du jour. Et il s'installa.

La bonne apporta la feuille demandée dans la lecture de laquelle Lionel s'absorba, mais son désir de ne rien entendre ne put aller jusqu'à ne point saisir certains chuchotements entre les officiers ; l'un d'eux même prononça très clairement :

— Il y a des emphysèmes qui font un excellent cas.

Ce à quoi un lieutenant, celui-là même qui avait interrogé, déclara :

— L'horreur du bruit et la crainte de l'humidité forment également un cas excellent ; je vous assure, mon colonel, que pour peu que l'on soit fort sur le piston et qu'on ait des attaques de ces redoutables maladies, on se voit privé de la joie d'aller où nous serons heureusement dans un mois.

Les poings de Lionel se crispèrent sur la nappe, mais il ne releva pas la tête sous l'outrage si direct qui venait de lui être lancé. Au fond ces jeunes hommes, tous pénétrés de l'idée du devoir et du sacrifice, avaient raison. Ils se trouvaient en face d'un être robuste, bien constitué, qui n'avait pas de raisons, visibles du moins, de rester inactif quand la patrie avait besoin de tous ses enfants.

Lionel souffrit ; heureusement, les paroles de l'amiral revinrent à sa mémoire :

« Il y a plus de courage à faire certaines choses qui répugnent qu'à se faire casser « la » gueule » debout au banc de quart ou à la tête d'une compagnie de débarquement. »

La conversation des officiers changea heureusement de sujet et Lionel termina son déjeuner sans autre incident.

Le lieutenant de vaisseau avait pris le parti le plus sage ; se sentant dans l'impossibilité absolue d'endurer une fois de plus l'avanie détournée qu'il venait de subir, il appela la bonne :

— Faites préparer la note.

Il monta dans sa chambre procéder aux pré-

Voilà les nos 191, 192 et 193 du Pays de France.

paratifs très simples de son brusque départ ; ceci fait, il redescendit et pour la première fois se mit à parcourir le village. Une grande rue, coupée de ruelles bordées de maisons petites et basses en granit gris, aux ouvertures étroites, coiffées de tuiles, d'ardoises ou de chaume, le composait.

En remontant cette grande rue Lionel remarqua quelques boutiques constituant le centre vital du bourg. Un charcutier, un épicier, une « civette », un boulanger, des mareyeurs ; parmi celles-ci une boutiquette, est-ce même une boutiquette que cette étroite pièce ouvrant sa porte sur la rue, est-ce une montre que cette petite fenêtre où s'étiolent, en de pauvres boccas, des sucres d'orge déteints, des fondants fondus ? Non, cela n'a pas cette prétention. C'était, c'est encore charmant de simplicité rustique où rien n'est sacrifié au trompe-l'œil. C'est, en un mot, un tout petit commerce qu'augmente, ainsi que l'annonce un écriteau cloué au volet, la location de chambres garnies. L'écriteau est vieux, lavé par la pluie, gondolé par le soleil, grignoté par le vent salin. A tout hasard, Lionel poussa la porte.

Il se trouva dans un endroit tout juste grand comme deux mouchoirs de poche.

Mais, derrière le comptoir, assises sur un banc, se tenaient deux vieilles femmes, un peu moins vieilles, un peu moins corrodées que l'écriteau cloué au volet, mais certainement à peu près contemporaines de son installation. Proprettes, coiffées du bonnet du pays, dont les



brides nouées sur l'oreille gauche ont si gentille allure, elles travaillaient.

Leurs doigts secs mais adroits chiffonnaient, plissaient le tulle léger, posaient les précieuses dentelles et confectionnaient ces « coëffes » qui sont la coquetterie de toute vraie Bretonne.

Ces deux personnes étaient M^{lle} Clémence et sa sœur Anne, toutes deux pourvues de longues années, années qui avaient dû être si calmes, si parfaitement remplies, sans troubles de cœur, sans désirs secrets, sans envie, qu'elles avaient été légères à ces têtes grisonnantes.

A l'entrée de Lionel, Clémence, qui était la forte tête de l'association, se leva et lui offrit une chaise. Anne, la bouche ouverte par la surprise, regardait l'arrivant.

— Bonjour, Monsieur, êtes-vous bien ? (Cette locution est pour dire : Comment allez-vous ?) Prenez une chaise, asseyez-vous, que faut-il pour vous satisfaire ?

— J'ai vu, Madame, sur un écriteau que vous aviez des chambres à louer ?

— Oui donc, Monsieur.

— Peut-on les voir ?

Ici l'embarras des deux sœurs fut grand.

Aucune n'osait entamer la lutte de front. Ce fut encore Clémence qui se risqua :

— C'est pour vous ?

— Oui.

Le silence se refit plein d'hésitation.

— C'est que, dit Anna, nous n'avons pas l'habitude de louer aux messieurs.

— Je ne suis ni bruyant, ni gênant ; je sors, je travaille et je me couche ; je suis ici pour faire une cure et le séjour des hôtels ne me plaît pas.

Décidément Lionel était sympathique aux deux vieilles demoiselles et il acheva de les conquérir en affirmant qu'il était très silencieux, ami de la tranquillité et que rien ne lui plaisait davantage qu'un bout de conversation, le soir, au coin du feu avant d'aller se mettre au lit.

Bref, les choses furent ainsi décidées ; Lionel aurait la chambre qui lui plairait et il aurait place aux repas qu'il prendrait avec deux pensionnaires, à midi et à 7 heures. Il alla prendre son bagage et, moins d'une heure après, il était installé.

Il profita du reste de l'après-midi pour étudier à fond la carte du banc.

De cet examen il résultait que deux grands dangers se présentaient pour aborder le banc du côté de la mer ferme : diversité et précarité des fonds, puissance des courants.

Un seul accès était possible pour un bateau d'assez fort tonnage : celui des « Cognées », le principal filot par le large. C'était là qu'il fallait chercher. Si rien ne s'y trouvait, il faudrait abandonner la région, aller vers Paimpol ou peut-être jusque dans le Finistère.

Une clochette retentit au bas de l'escalier, dans le couloir ; il était évident que c'était à l'aide de cet instrument criard que M^{lle} Clémence conviait ses hôtes à se mettre à table.

Il descendit.

V

UN RAYON DANS LES TÉNÉBRES

Quand Lionel pénétra dans la salle à manger, grande pièce blanchie à la chaux, d'une propreté exquise, il ne vit rien autre chose qu'une jeune femme étendue sur une chaise longue, auprès de laquelle était une petite table qu'on achevait de desservir.

Cette jeune femme, c'était Sylvie.

A la vue du jeune officier, elle ne put tout à fait maîtriser son trouble. Quant au pseudo M. Langlois il resta figé sur place, tout ébahi. Clémence et sa sœur regardaient les deux jeunes gens immobiles et la bouche ouverte par la surprise.

Ce fut Anna qui, malgré sa réserve naturelle, prit la parole, rompit le charme :

— Eh bien ! donc, vous vous connaissez, Monsieur, Mademoiselle ?

Sylvie répondit :

— Oui, mademoiselle Anna, c'est monsieur qui m'a secouru sur la falaise.

Alors ce furent des exclamations à n'en plus finir ; les deux vieilles filles étaient parfaitement heureuses de voir que le nouveau pensionnaire se trouvait en pays de connaissance.

Il n'en fut pas de même de la mère de Sylvie qui entra dans la salle à manger. En apercevant le jeune homme elle manifesta un sentiment de malaise.

Sylvie présenta sa mère : M^{me} veuve Lorgerot.

Lionel s'était tout d'abord enquis de la santé de la jeune fille qui ne souffrait que d'une foulure. On le rassura et la conversation devint plus active.

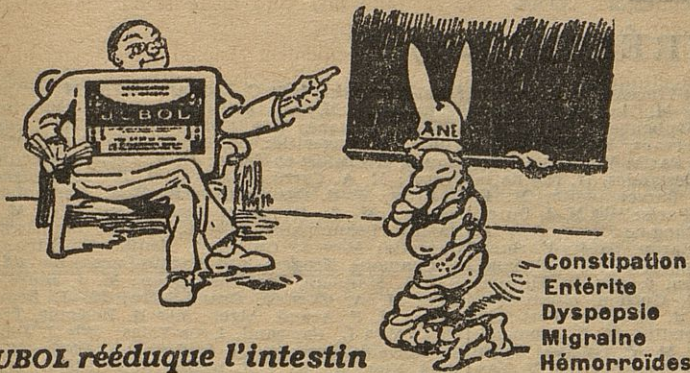
M^{me} Lorgerot était veuve d'un ancien négociant colonial, mort de la fièvre jaune, lui laissant deux enfants : Sylvie et un fils ; celui-ci avait été tué sous Verdun aux premiers jours des attaques de l'armée du kronprinz.

La vieille dame souffrait atrocement de cette mort et elle avait la haine de tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvaient à l'abri du danger.

(A suivre.)

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin



JUBOL rééduque l'intestin

L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit au malade d'avalier chaque soir sans les croquer d'un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades. »

Prof^r PAUL SUARD,

Ancien professeur agrégé aux Ecoles de Médecine navale Ancien médecin des Hôpitaux.

« En fin de compte, le produit désigné sous le nom de Jubol constitue un ensemble fort bien combiné d'agents actifs dans la thérapeutique intestinale. Avec lui, on lutte efficacement contre la constipation chronique, on rééduque l'intestin, on améliore la digestion et, de plus, on prévient le développement de l'entérocite. Voilà, certes, un beau bilan et de quoi fixer l'attention des médecins et des malades sur un médicament qui, depuis plusieurs années déjà, a fourni les preuves d'une réelle efficacité. »

Dr JEAN SALOMON,

de la Faculté de Médecine de Paris.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — La boîte, franco, 5 fr. 80 ; les quatre, franco, 22 francs.

Globéol

réalise la transfusion sanguine

Un homme globéolisé
en vaut deux



L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis affirmer que le Globéol abrège notablement la convalescence, et cela s'explique aisément. Mais, d'une façon générale, on peut dire qu'il représente le spécifique par excellence de toute maladie de langueur. C'est un tonique de premier ordre qui, contrairement aux excitants habituels, manifeste une action réellement utile et persistante. Il abrège la convalescence et augmente, pour ainsi dire, la force de vivre, dont tout le secret réside, nous l'avons vu, dans le soutien des conditions essentielles de résistance. »

« C'est pourquoi nous prescrivons les cures de Globéol à la plupart de nos malades, cette médication ne rencontrant aucune contre-indication et permettant une lutte efficace contre la déchéance hémato-génique. »

Dr ETIENNE CRUCEANU,
Ancien interne à Paris.

« Loin d'abattre la pression, il faut au contraire soutenir le cœur surmené de l'artério-scléreuse par le Globéol qui lui transfusera un sang pur, un sang jeune, un sang en pleine activité. C'est la seule façon de parer à l'asthénie fatale qui suit l'hypertension, comme toute phase de suractivité est suivie d'une période de dépression. »

Professeur FAIVRE,

Prof^r de clinique interne à l'Université de Poitiers.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 90. Les trois flacons, franco, 20 francs.

JUBOLITOIRES

Traitement curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE

« On ne doit pas conserver d'hémorroïdes, car elles peuvent saigner, s'infecter et dégénérer en cancer du rectum. »

Dr G. ROUVILLAIN,
Ancien professeur de l'Ecole de Médecine d'Amiens.



Suppositoires
antihémorragiques
décongestionnants
et calmants,
complétant l'action
du Jubol.

Comme dans
un fauteuil
avec les
Jubolitoires.

Etablissements Chatelain,
2, rue de Valenciennes,
Paris, et toutes pharmacies.
La gr. boîte, fco, 6 fr. ;
les 4 boîtes, fco, 22 fr.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Guérit vite et
radicalement.

Supprime
les douleurs
de la miction.

Évite toute
complication.

Le PAGÉOL mitraille les gonocoques,
hôtes indésirables des voies urinaires.

Etabl. Chatelain, 2, rue Valenciennes,
Paris et toutes pharmacies. La demi-
boîte, fco, 6 fr. 60 ; gr. boîte, fco, 11 fr.

FANDORINE

80 % des femmes ne
sont pas satisfaites de
leur santé.

A partir de 40 ans, la
femme s'engraisse par
suite d'insuffisance
glandulaire.

Seule l'opothérapie
(Fandorine) peut la guérir
et lui conserver une
taille normale.



Spécifique des mala-
dies de la femme

Arrête les hémorragies,
Supprime les vapeurs,
Guérit les fibromes non
chirurgicaux.

Toute femme doit
faire chaque mois une
cure de FANDORINE

Etabl. Chatelain, 2, r. Valen-
ciennes, Paris. Le flacon,
1^{re}, 11 fr. ; fl. d'essai, 1^{re}, 5.30.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).

GYRALDOSE

pour les soins

intimes de la femme

L'antiseptique que
toute femme doit
avoir sur sa table
de toilette.

Exigez la nouvelle
forme en compri-
més, très ration-
nelle et très
pratique.



Excellent produit
non toxique, décon-
gestionnant, antileu-
corrhéique, résolutif et
cicatrisant. Odeur
très agréable. Usage
continu très écono-
mique. Assure un
bien-être réel.

Laboratoires de
l'Eurodonal, 2, rue de Va-
lenciennes, Paris et toutes
pharmacies. La boîte, fco,
5 fr. 80 ; les 4, fco, 20 fr.
La gr. boîte, fco, 7 fr. 20 ;
les 2, franco, 20 francs.

RÉSULTATS du grand Concours de SUZY L'AMÉRICAINNE AVEZ-VOUS COMPRIS ?

LISTE DES LAURÉATS (suite) :

5 MOTS (suite)

M. E. Hauffier, Dreux; M^{me} Girard, Poitiers; M. L. Lemasson, La Roche-Derrière; M. L. Aymès, Albi; M^{me} M.-T. Neully, Saint-Florent; M. E. Cormillot, Rouvres-en-Plaine; M^{me} C. Jimenez, Paris; M. Bouchard, Beaucourt, par Vernantes; M. C. Humbert, Paris; M. L. Lambert, bourg de Savonnières; M. J. Raguenot, Baccarat; M. R. Guimay, Levallois-Perret; M. H. Guelbone, Ferrières-en-Brie; M. M. Chestier, Chalette; M. M. Lacombe, Paris; M. A. Berruet, Argent-sur-Saône; M. E. Vinson, Bourg-les-Valence; M. A. Denayer, Paris; M. J. Daire, Elbeuf; M. J. Celine, Petit-Quevilly; M. J. Combet, Aubagne; M. L. Noblet, Mayville; M^{me} L. Davignon, Valenciennes; M. J. Ranson, Ardres; M. A. Marsal, Caraman; M. A. Béal, Saint-Etienne; M. J. Black, Paris; M. J. Quartier, Tourville-la-Rivière; M. L. Pelletier, La Marolle, par le Creusot; M. Beausse, Crespières; M. J. Menesclou, Clermont-Ferrand; M. Demetrius-Blanchenois, Corté (Corse); M. M. Denef, Paris; M. Coffrant, Boulogne-sur-Seine; M^{me} R. Bouquin, Sainte-Catherine, par Montceau-les-Mines; M^{me} G. Henriot, Grosrouvre; M^{me} Genet, Fatines, par Champagné; M^{me} L. Touillon, Cherbourg; M^{me} Y. Desfilles, Châtillon-sur-Loire; M^{me} E. Inconnu, La Chapelle-Thénier, par Sainte-Hermine; M. A. Després, Châteaufort-sur-Cher; M. P. Dessais, Bobigny; M. H. Munier, Pré-Saint-Gervais; M^{me} Y. Berry, Saint-Denis-Hors-Ambroise; M. L. Klein, Levallois-sur-Seine; M. M. Gageot, Paris; M. F. Bochet, Blaisy-Bas; M. A. Copin, le Creusot; M^{me} Mignot, Paris; M^{me} Ben-Ali, Garches; M. J. Ducruet, Ay; M. Beaumann, Paris; M. Arvin, Monjandou-sur-Ruffec; M^{me} A. Pillet, Royan; M. E. Lévy, Vitry-le-François; M. Ledanois, Le Havre; M. R. Jehan de Jéhannis, Ivry-sur-Seine; M. J. Gibassier, Ravitères; M^{me} Alzard, Saint-Etienne; M^{me} M.-L. Pavageau, Clisson; M^{me} M. Lagnier, Chavagnay; M. R. Grave, Beauvais; M. Forest, Milly; M. J.-P. Vigneau, secteur 6; M^{me} A. Mas, Lyon; M. L. Beaumont, Boursenois, par Selongey; M. C. Maza, Beaumont, Valence; M. L. Bardy, la Fosse-Corduan, par Saint-Martin-de-Bossenay; M. L. Berthier, Paris; M^{me} M. Ragain, Orans; M. L. Dumaine, Marseille; M. O. Pecquet, Boulogne-sur-Mer; M. Bayer, Paris; M. C. Lacombe, Paris; M. Sanvage, Chateau-Thierry; M. Dupont, Châteaufort; M. P. Benoist, Bléré; M^{me} M. Debrat, Cognac; M^{me} M. Arnaud, Courbevoie; M. E. Hoffmann, Brest; M. L. Van Rossen, Alais; M^{me} S. Thevenon, Les Roches-de-Coudrieu; M. R. Bottard, Franconville; M. A. le Capitain, Paris; M. B. Durel, Paris; M. Laré, Mirebeau-sur-Bèze; M. B. Renté, Pouilly-sur-Loire; M. A. Moutet, Laraveix-les-Mines; M. E. Bordes, Folligny; M^{me} G. Fourrier, Epeigné-sur-Dême; M. H. Lambot, Parçay; M. F. Tillmann, Parçay; M. A. Bodin, Lignereuil; M^{me} A. Ozoff, Paris; M. C. Mercier, la Membrolle-sur-Choisy; M^{me} A. Perron, Montmerle; M. A. Roux, Nages; M. A. Lautié, Naudan, par Beauville; M. V. Harang, Moret-sur-Loing; M. J. Ecoffon, Levallois-Perret; M^{me} E. Guillot, Saint-Laurent-Guérét; M. A. Bénard, Paris; M^{me} Belin, Saint-Chamond; M. E. Aubert, La Montagne; M. Pujolle, Paris; M^{me} J. Tanguy, Landivisiau; M^{me} E. Galdemar, la Boué-de-Mondon; M. M. Caron, Grugny, par Clères; M. A. Laurent, Gravelines; M^{me} M.-L. Docteur, Nantes; M. Marc Dumont, Chailly-en-Brie; M. M. Dumesnil, Puisseux; M. J. Huart, Chambéry; M^{me} M.-L. Angouard, Paris; M. Y. Le Bras, Châteaufort-du-Paon; M. R. Tuffier, Neuilly-sur-Marne; M^{me} F. Maltot, La Pointe-Libourne; M. L. Camus, Montceau-les-Mines; M^{me} V. Terrier, Longpont; M. L. Boyard, Margilly; M. J. Wignolle, Paris; M. A. Lecuyer, Paris; M. R. Noé, 2, quai Saint-Clair, Paris; M. M. Dugué, Argentan; M. J. Housselin, Flay-les-Etangs; M. E. Grosbetit, 42, rue Pasteur, Paris; M^{me} C. Berard, Quincieux; M. L. Darrier, 130, avenue de Saxe, Paris; M^{me} I. Herschkovitz, Paris; M. Charpentier, Paris; M. L. Chabrouaud, La Rochefoucauld; M^{me} Anzoux, Louviers; M. C. Carton, Riorges, par Roanne; M^{me} M. Pouzergues, Caussade; M. M. Bodin, Angers; M. A. Jollivet, Paris; M^{me} J. Hibos, Toulouse; M. Rivière, Châteaufort; M. Figuière, Grenoble; M. M. Chambelland, Chalon-sur-Saône; M^{me} Y. Berne, Dormont; M^{me} L. Auger, Totes; M. D. Albert, Thon-les-Vosges; M. F. Blanquet, Marseille; M. La-touche, Pannes; M^{me} C. Tachet, Autun; M. A. Coste, Bligny-sur-Ouche; M. F. Bernard, Issy-les-Moulineaux; M^{me} G. Geoffroy, Paris; M^{me} A. Renault, Beaune; M^{me} M. Quignon, Chelles; M. E. Kalt, Belfort; M^{me} Corbière, Nice; M^{me} Lhuillier, Blois; M. J. Samson, Andincourt; M. A. Roy, Aulnay-sous-Bois; M. G. Mandet, Marolles-les-Brauts; M. E. Blanchet, Tours; M. J. Daniel, Paris; M^{me} L. Duffo, Paris; M^{me} Laheurte, Ecorouves; M. Vanquekelbergne, Martainville-et-Epreville; M. C. Lecomte, Paris; M. N. Doche, Paris; M^{me} S. Simon, Paris; M. A. Montchamp, Rived-Gier; M^{me} J. Rives, Ambroise; M. M. Croci, Paris; M^{me} Amélie, Arcueil-Cachan; M. M. Seurin, Boulogne-sur-Seine; M. F. Faivre, Bellevue-sur-Allier; M^{me} E. Jorand, Fressenneville; M. R. Fortepaule, Angoulême; M^{me} M. Orville, Saint-Leu-la-Forêt; M. E. Quillet, Equeurdreville; M. M. Gentil, Lyon; M. P. Saint-Jacques, Alger; M. M. Montel, secteur 14; M^{me} Jacquel, Epinal; M. L. Lenfant, Guerigny; M. R. Gastinger, Paris; M. E. Albot, Chuelles; M^{me} J. Vacher, Chazelles-sur-Lyon; M. M. Chaussy, Viviers-sur-Rhône; M. S. Larue, Brest; M^{me} Laheurte, Ecou-
ves; M. E. Bastien, Pont-Saint-Vincent; M. J. Heller, Amiens; M. Lerat, Outreau; M. H. Soyer, Saint-Etienne; M. R. Thiébaud, Moubout, par Saint-Valéry-sur-Somme; M. H. Servant, Milly; M^{me} C. Blangille, Blaye; M. P. Petit, Paris; M^{me} J. Marotte, Huisseau-sur-Mauves; M. J. Deslandes, 71, rue de la Halle, Paris; M. H. David, Barcelonnette; M. F. Tanguy, Nantes; M. Lacroix, Paris; M^{me} M.-J. Duret, Londres; M^{me} M. Brichet, Rang-de-Fleix; M^{me} F. Gauthier, Sublaines; M. O. Caron, Sauty-l'Arbre; M. G. Lachèvre, Saint-Jouin-sur-Mer; M. J. Renaud, Champagnolle; M. J. Gaudron, 8, rue du Théâtre, Paris; M. Vion, Paris; M. G. Guédon, Montluçon; M. A. Hagne, Sainte-Croix; M. Marquis, Fort-Mor-dyck; M^{me} G. Salendres, Alfortville; M. E. Fromond, Paris; M^{me} C. Couton, Paris; M. V. Labaye, Argu-rande; M. A. Grassiot, Rochefort-sur-Mer; M. N. Vas-seur, Poissy; M^{me} Brunjeteils, Les Andelys; M. F. Gauthier, Crounes; M. F. Patin, Paris; M. Cheniclet, Culmont, par Chalindrey; M. J.-B. Bel, Cours; M. A. Colomb, Beaufort-sur-Servanne; M. P. Perinet, Bouray; M. J. Gauthier, Beaune; M. P. Bonnafous, Pézenas; M. L. Gallat, Paris; M^{me} M.-A. Durazzo, Fozzano (Corse); M^{me} M. Labbé, Paris; M. J. Du-champ, Quincie; M^{me} M. Soullat, Vierzon; M^{me} M. Dufour, Clermont; M. Pierre Sulpice, Paris; M^{me} H. Bouchée, le Mans; M^{me} Boyet, La Varenne-Saint-Hilaire; M^{me} Caillemier, Alger; M^{me} Vansonnaud, Plassac; M. Albert Thuilliet, Clichy; M^{me} R. Buis-son, Maromme; M. E. Daure, Boufarik (Algérie); M. H. Julien, Genève; M. F. Lavergnat, Tournon-d'Agenais; M^{me} Guillou, Seyssel; M. A. Legras, Andeville; M. L. Requier, Rouen; M^{me} M. Rousseau, Behoust, par Orgères; M. Chevallier, Orléans; M^{me} M. De-riest, Quaedyppe; M. C. Jallade, Lombes; M. C. Sardine, Saint-Cyr-Ecole; M. J. Beaudou, Saint-Prest; M^{me} J. Lucas, Matignon; M. Pélattier, Tama-ris-sur-Var; M^{me} A. Jaloux, Paris; M^{me} L. Tuffier, Neuilly-sur-Marne; M^{me} M.-L. Gonnard, Grenoble; M. Ferd. Blaise, Paris; M^{me} B. Polé, Paris; M. H. Ducloux, Elbeuf; M. Michaut, Châtillon-sur-Bagneux; M. Lévain, Luxeuil-les-Bains; M. G. Germain, Saint-Eloy-les-Mines; M^{me} F. Isnard, Paris; M. J. Scobry, Malo, par Dunkerque; M. E. Didelet, Bethisy-Saint-Pierre; M. F. Bergeron, Bordeaux; M. H. Beate, Boulogne-sur-Mer; M^{me} B. Leroy, Paris; M. J. Che-vrot, Courbevoie; M. G. Héral, Pamiers; M. H. Le-braux, Norkerque, par Andreville; M^{me} S. Joubert, Angers; M. F. Catinaud, Paris; M. A. David, Baccarat; M^{me} Ch. Douviss, Saint-Cernin-de-Larche; M. A. Cheutin, Verneuil; M^{me} Hilbrunner, Belfort; M. V. Bozonnet, Bermonville, par Faveille; M. Lhuillier, Lanouville; M. Courtois, Nantua; M^{me} Y. Vil-laume, Troyes; M^{me} A. Villame, Troyes; M^{me} Ray-naud-Deval, Paris; M^{me} Bequet, Chars; M. R. Dulac, Lajalisse; M^{me} C. Refregé, Albi; M. H. Pellegrain, Cesson; M. Deville, Saint-Chamond; M. A. Vitte-mann, Orléans; M. L. Dagault, Paris; M. E. Du-rand, Villefranche-sur-Saône; M. G. Leclère, Labouf; M. J. Dumoulin, Boulogne-sur-Mer; M. Cophignon, Paris; M. Barbereux, Les Lilas; M. M. Barre, Le Pontet; M. Leroy, Nantes; M. Fisseux, La Ferté-Milon; M^{me} O. Rougier, Doué-la-Fontaine; M. R. Jules, Vaux-sur-Blaise; M. A. Sabot, Cognac; M. J. Garic, Sousse (Tunisie); M. D. Esteva, Hérimoncourt; M^{me} G. Dechambre, Angoulême; M. H. Vuillerminey, Troyes; M^{me} Bouché, Meaux; M. A. Tostivint, Saint-Pern; M^{me} C. Grimoux, Levallois-Perret; M. M. Pa-quette, Arcueil-Cachan; M. Deniau, Le Grand-Lucé; M. A. Chavanelle, Cessancey; M^{me} B. Abel, Vau-moise; M^{me} H. Gueyhat, Belleville-sur-Saône; M^{me} A. Bourdon, Croismare; M. R. Nicolleau, Saint-Mar-tin; M. P. Henner, Chauxes-en-Brie; M. G. Des-porte, Tarare; M^{me} J. Bréguier, Avignon; M^{me} S. Hibi-ert, Valdore, près Belfort; M. A. Mignieu, à Mu-sin, près Belley; M. A. Berthon, Saint-Etienne; M. L. Gros, Paris; M^{me} S. Guilleme, Nantes; M. A. Grandet, Paris.

Fume-cigarettes

M^{me} J. Lucat, Landirac; M. C. Gisoloux, Bor-deaux; M. J. Blanchard, Orléans; M. J. Duterne, Paris; M. P. Larcie, secteur postal 27; M^{me} R. Du-mont, Fécamp; M. A. Lagnel, Paris; M. C. Soreau, Neuchâtel-en-Saonnais; M. J. Piolet, Trégneau; M. Cadet, Bouzaincourt; M. R. Delord, Ménéplet-sur-Isle; M^{me} S. Bonnafous, Vergongheon; M. J. Ma-gaud, Valence; M. L. Vidal, Alger; M. N. Panot, Langres; M^{me} F. Lefèvre, Senonches; M^{me} Castelot, Rouen; M. E. Godet, Verneuil-sur-Avre; M. C. Mou-lin, Ivry-la-Bataille; M^{me} J. Tronchon, Saint-Ber-nard; M. R. Meesemaeker, Bourbourg; M. G. Pot-ter, Paris; M^{me} Chancy, Enay; M^{me} Gerberon, Saint-Pierre-des-Corps; M. J. Gay, Thizy; M. A. Thevenin, Saint-André; M. C. Gonzales, Oran; M. A. Biennaimé, Pougny-sur-Aube; M^{me} Canterlini, Paris; M. G. Lemarié, Fécamp; M. P. Dubouchet, sec-teur 102; M^{me} A. Favre, Bagnolet; M. R. Delours, Toulon; M. L. Josse, La Roche-Bernard; M. Duten-das, Boisguillaume; M. M. Valenty, Ollioules; M. M. Rigollet, Saint-Joseph-de-Rivière; M. H. Lespellé, Saint-Germain-des-Fossés; M. J. Petitjean, Saint-Ju-lien-de-Jouzy; M^{me} J. Joire, Gilly-les-Vougeot; M. L. Salomon, Limoges; M^{me} Constant, Paris; M. X. Ro-bert, La Rochelle; M^{me} B. Sellier, Aumale; M. Pou-lade, Vannes; M. P. Bugeon, L'Assailly; M. Ortol, Tourouvre; M. Claudius-Durand, Lyon; M^{me} Lebre-ton, Paris; M. R. Comte, Les Lilas; M. J. Conversat,

N.-B. — Une partie de la liste des lau-réats ayant trouvé 7 mots et qui ont gagné une boîte dentifrice n'a pas été publiée à la place qu'elle devait occuper. Ce complément de liste paraîtra à la fin de la liste générale.

Les circonstances actuelles ne nous permettent pas de faire parvenir par colis postaux aux lauréats du concours de *Suzy l'Américaine* les prix qui leur sont attribués.

Nous les prions, en conséquence, de faire retirer ces lots dans nos bureaux.

Seuls les prix pouvant être adressés par poste seront expédiés sur demande par lettre, en joignant le montant de l'envoi en timbres-poste et comme suit : montres, 0,60; trousseaux rasoir, 1,25; boîtes de thé, 0,50; livres, 0,75; stylographes, 0,30; colis ménage, 0,50; fume-cigarettes, 0,20; boîtes poudre de riz, 0,20; porte-mines, 0,20; rasoirs mécaniques, 0,40.

Art. 14 du Règlement. — Les réclamations auxquelles pourra donner lieu l'homologation des résultats ne seront admises que pendant les dix jours qui suivront la publication de ces résultats. C'est à l'expiration de ces délais que les prix commenceront à être distribués, s'il n'y a eu aucune contestation à ce sujet.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 20 au 27 Juin

SUR le front de France les armées en présence ont continué à s'observer sans en venir aux mains autrement qu'en des opérations limitées et d'intérêt local. L'artillerie cependant a, de part et d'autre, poursuivi son œuvre, avec même parfois assez d'intensité pour faire croire que de nouvelles offensives allaient être lancées contre nos lignes ; mais, au 27, il ne s'en était pas encore produit. Il est vraisemblable que l'échec de la grande opération entreprise par les Autrichiens en Italie n'est pas étrangère à la circonspection avec laquelle les Boches tâtent le terrain chez nous avant de reprendre leurs attaques.

Les Britanniques ont eu plusieurs fois à repousser des tentatives de l'ennemi ; mais eux-mêmes ont engagé plusieurs actions, dont une, fort intéressante, le 24, au sud de Meteren. Il s'agissait pour eux d'améliorer leurs positions en avançant leur ligne, ce à quoi ils ont réussi, tout en faisant cinquante prisonniers et en infligeant des pertes sévères aux Allemands. Une autre bonne opération, le 25, à Neuville-Vitasse, rapportait aux Canadiens 22 prisonniers et 6 mitrailleuses. D'autres affaires analogues ont tourné au profit de nos alliés. Les Français, dans le secteur de Locher, ne se sont pas montrés moins actifs ; ils ont attaqué à plusieurs reprises, notamment le 24, des postes ennemis ; ils ont fait des prisonniers et pris quelque matériel.

Le front de Montdidier à l'Alsace n'a été guère plus mouvementé. Les Italiens dans leur secteur près de Reims, et les Américains au bois Belleau, ont remporté des succès sur lesquels nous donnons plus loin quelques précisions. Quelques coups de main ennemis, repoussés par nos troupes dans la région de Belloy, en Haute-Alsace, puis dans la région d'Antheuil ; l'enlèvement par nos hommes d'un poste au sud-est de Saint-Maur le 22 ; le succès d'une opération de détail améliorant, le 24, notre position au nord de Le Port, opération dans laquelle nous avons fait 170 prisonniers, voilà à quoi se bornent les faits relatés dans les communiqués français. Ajoutons pourtant que cette position de Le Port a été âprement disputée et que les Boches ont vainement tenté de nous l'enlever à plusieurs reprises après bombardement.

Quant aux affaires dont l'honneur revient aux seuls Italiens, elles ont eu pour théâtre la montagne de Bligny, au sud-ouest de Reims, entre l'Ardre et la route de Dormans à Reims. Les Italiens occupent ce secteur. La hauteur boisée de Bligny commande l'entrée de la vallée supérieure de l'Ardre, voie commode vers le massif de Reims. Les Boches ont tenté à diverses reprises de s'en emparer. Le 23, les Italiens, qui occupaient cette position, y ayant été attaqués en force, durent laisser les Allemands prendre pied sur le sommet de Bligny, mais presque aussitôt ils les en chassèrent. Cette attaque avait été menée sous le couvert d'une grosse préparation d'artillerie, par trois bataillons, sur un front de 3 kilomètres. Les Boches revenaient à la charge le 24 sans plus de bonheur : après un vif combat qui leur coûtait de lourdes pertes, ils étaient repoussés, laissant à nos alliés de nombreux prisonniers ; à leur première attaque, ils n'avaient recueilli, en somme, que le premier bénéfice inévitable d'un fort bombardement. Ces succès des Italiens sur notre front, coïncidant avec la terminaison, favorable pour nous tous, de la bataille de la Piave, est d'un heureux augure pour la suite de la campagne.

Dans les secteurs qu'ils tiennent, les Américains ne demandent vraiment qu'à se battre et ils se battent admirablement. Ils annonçaient, le 23, qu'ils avaient amélioré de nouveau leurs positions au nord-ouest de Château-Thierry ; le 24, dans ce secteur, ils progressaient encore et enlevaient du matériel à l'ennemi. Les Allemands avaient dirigé contre leurs nouvelles lignes, là et au sud de Torcy, des contre-attaques restées sans résultat. Dans la soirée du 25, les Américains attaquaient de nouveau dans ce secteur. Au sud de Torcy, au bois Belleau, ils avançaient encore leurs lignes, faisaient 264 prisonniers et capturaient un fort matériel, dont dix-neuf mitrailleuses. Ce succès coïncide avec le premier anniversaire du débarquement dans un de nos ports de la première division américaine. Cet événement était déjà un résultat remarquable de la puissance de création des Etats-Unis et une preuve manifeste de l'importance de leur entrée dans la guerre. Les prévisions qu'il autorisait se réalisent plus vite encore qu'on ne l'espérait : il y avait, le 26 juin, en France, 900.000 Américains, dont 612.000 combattants, et cette armée s'augmente de jour en jour de nouveaux contingents qui s'instruisent et s'entraînent à la guerre avec un zèle et une rapidité admirables.

L'ÉCHEC DES AUTRICHIENS EN ITALIE

Du 18 au 25 juin a continué à s'affirmer l'échec de l'offensive autrichienne. Cette opération, que le maréchal Hoetzendorff avait annoncée dans une proclamation grandiloquente et qui devait changer la face de la guerre, a eu une fin piteuse. Depuis le 20, dans les montagnes, les Autrichiens non seulement étaient contenus mais avaient à faire face à d'incessantes contre-attaques dans lesquelles les alliés leur reprenaient toujours un peu de terrain. Au plateau d'Asiago, les Français et les Anglais se distinguèrent de nouveau. Sur la Piave, la lutte s'était ranimée ; les Autrichiens avaient réussi à faire passer sur la rive droite environ cinquante mille hommes, en trois endroits où les dispositions locales favorisaient plus particulièrement cette opération que soutenaient d'ailleurs de violentes actions d'artillerie. Cependant ces forces étaient contenues le long de la rive, sur des espaces très restreints, et en butte aux attaques ininterrompues des Italiens contre lesquels elles se défendaient bravement. Sur ces entrefaites survint une crue de la Piave, qui coupa de leurs bases les assaillants occupés sur la rive droite, au point qu'il fallut, entre Zenson et Musile, les ravitailler au moyen d'avions. Cette crue, en outre, réduisit à néant les tentatives que l'ennemi faisait pour jeter sur le fleuve de nouveaux ponts dont il se fût servi pour transporter de nouvelles troupes sur la rive droite. La pression italienne étant devenue à ce moment beaucoup plus forte, les Autrichiens se virent forcés de repasser la Piave dont le niveau entre temps avait baissé ; mais les gués n'étant pas redevenus partout praticables, ils perdirent un nombre considérable des leurs pendant que s'effectuait cette traversée sous le feu impitoyable des Italiens. Le 25 la rive droite

était complètement nettoyée d'Autrichiens et les Italiens reprenaient la tête de pont de Capo-Sile et en élargissaient l'occupation. On annonçait, le même jour, qu'à l'autre extrémité du front, au mont Grappa, ils avaient avancé leur ligne jusqu'à moins de 500 mètres de la position qu'ils occupaient la 15 octobre dernier.

Les Italiens ont fait, au cours de cette offensive, plus de dix-huit mille prisonniers et recueilli un immense matériel autrichien, sans compter que, le 25, ils ont complètement récupéré leurs propres canons, munitions et approvisionnements dont l'ennemi s'était emparé dans le premier coup de sa ruée sur la Piave. On évalue à 150.000 hommes les pertes des Autrichiens au cours de cette offensive manquée.

L'aviation alliée a prêté aux troupes un concours dont les chiffres ci-après feront apprécier la valeur : en sept jours, les Autrichiens ont perdu 95 avions et 6 drachens, pendant que nos amis ne perdaient que 7 appareils et 3 drachens dont les observateurs purent s'échapper en parachute. On voit que, sur ce front aussi, l'aviation joue dans la bataille un rôle capital.

Ce sanglant échec de l'offensive la plus puissante que le commandement autrichien ait encore montée contre l'Italie ne peut qu'aggraver les difficultés contre lesquelles se débat le gouvernement de la double monarchie.

NOTRE COUVERTURE

L'AMIRAL DE BON

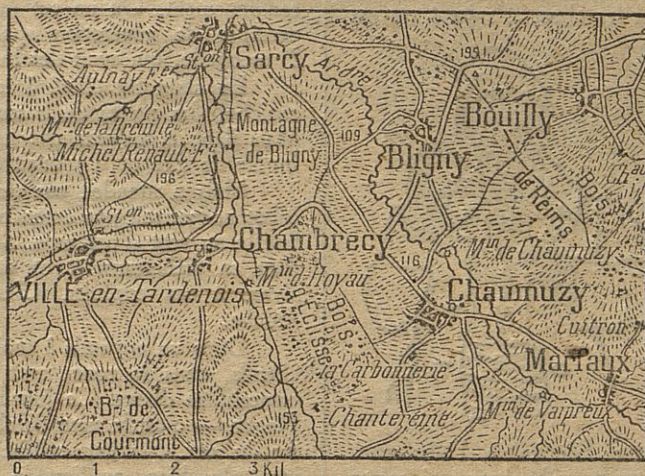
CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE LA MARINE

Né à Saint-Servan le 3 juillet 1861, le vice-amiral de Bon est entré à l'École navale en 1877. Cinq ans après il fait campagne en Extrême-Orient sur le Chasseur. Lieutenant de vaisseau en 1887, il passe par diverses écoles de spécialité. Comme capitaine de frégate — 1^{er} novembre 1899 — il commande le d'Assas, puis le du Chayla au Maroc. Capitaine de vaisseau en 1907, il commande le Condorcet.

Promu contre-amiral en 1913, major-général à Brest le 16 novembre 1914, il est, l'année suivante, placé à la tête de la division navale des bases d'Orient. Grâce à son énergie, à son esprit d'organisation, il réussit l'évacuation des Dardanelles sans perdre un homme ni un fourniment. C'est à lui qu'on doit la création de la base de Salonique.

Ces succès lui valurent la croix de commandeur de la Légion d'honneur et les trois étoiles de vice-amiral en janvier 1916.

Le 10 mars de la même année il fut appelé à Paris pour y remplir les fonctions de chef d'état-major général.

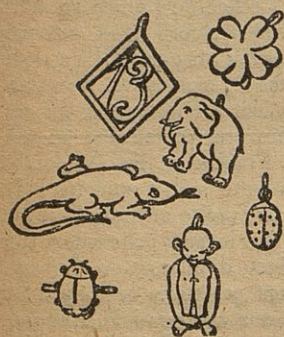


RÉGION DE LA MONTAGNE DE BLIGNY.

Le Fétiche du Poilu

Nénette et Rintintin viennent de faire leur entrée dans le monde. Le petit bonhomme et la petite bonne femme de laine aux tons vifs qui se balancent au bout d'un fil en jetant un sort aux avions boches sont les fétiches à la mode. Mais l'accueil cordial qu'on leur a réservé et qui les retient jusqu'ici loin du front ne les empêchera pas de partir un jour aux armées.

Le Fétichisme, qui est une religion nègre par excellence, a fait, depuis la guerre, bien des adeptes en France. Le Fétichisme, en effet, sévit chez nos poilus. Mais que le civil se rassure. Ce n'est pas à l'adoration de vaines idoles que va le culte de nos soldats ; car, pour eux, le fétiche est seulement le porte-bonheur aux mille formes, qu'il soit souvenir ou allégorie.



Avec le fétiche, tout s'arrange. Grâce à son influence mystérieuse, la perm vient à son tour, les marmites manquent leur but (le but des marmites c'est toujours le poilu), le capitaine est un bon type et quand on va à l'assaut, on en revient toujours.

Quel est donc ce phénomène que l'on nomme le fétiche ? Est-il d'aspect avenant, de matière pondérable et se vend-il à la coopérative ? Est-ce l'éléphant blanc qui fut si cher à M^{me} de Thèbes ? Est-ce une escarboucle précieuse, la peau d'un serpent, un lézard empaillé ou un étincelant scarabée ?

Pour découvrir le merveilleux talisman il n'est tel que de se mêler à la rude vie du combattant. Et bien que le plus souvent il soit discret et bien caché, nous en pénétrons le secret.

Chez les troupes noires, le fétiche sévit à l'état aigu. C'est l'amulette rituelle de nos braves tirailleurs. Pas une poitrine qui ne recèle sous la chemise le petit sachet fixé par un mince lacet. Voilà le gris-gris ! C'est cette chose admirable qui permet aux fils d'Allah de triompher de toutes les embûches, de passer à travers les balles et les obus. (Passer à travers les obus est, bien entendu, un euphémisme propre à exprimer que ces indésirables accessoires ne sauraient vous passer à travers le corps.)

Le gris-gris n'est pas ce que maint profane pense : fragment de potiche sacrée, morceau d'idole ou dent de lion du désert. Non. C'est bien plus modestement une esquille de bois, un bout de fer rouillé, un éclat de verre, ou un fragment de silex bien emmaillotté dans un carré de toile.

Il n'est pas niable que le gris-gris ait une vertu considérable et je confesse avec humilité que j'eus le tort d'en douter longtemps moi-même au risque de fâcher quelque brave fils d'Afrique, Sénégalais, Dahoméen, Congolais ou Malgache. Car le fétiche est un porte-bonheur qui assure d'immenses avantages. Il rapporte, en effet, au honteux mercanti qui le vend à l'indigène naïf cent ou deux cents francs la pièce (ces chiffres sont réels) une petite fortune. Ainsi connaîtrez-vous que le fétiche des troupes noires jouit d'une vertu primordiale : celle de fabriquer de nouveaux riches... Au surplus, si vous acceptez un conseil, ne discutez jamais de ce sujet avec un *tiailleur*. Sa foi envers le féticheur est incommensurable. Aussi bien le fétiche ne ment pas lorsqu'il prédit à autrui une fortune heureuse. C'était du moins le raisonnement de Mokoubamba qui était noir, fabricant de paillassons, raccommodeur de tout ce qui se casse et, — Dieu me pardonne ! — avait été ministre d'un certain roi du nom de Matori, un jour qu'il confiait à notre Premier — vous avez compris que celui-là est Clemenceau — ses idées sur la part de bonheur auquel chacun a droit ici-bas.



Pour le poilu de France, le fétiche a des origines moins mystérieuses ; mais alors il a souvent fait ses preuves et son possesseur vous narrera son histoire.

Les merveilleuses histoires, en vérité !

Je me souviens d'une des plus belles :

...Il y avait ce jour-là grande distribution d'effets dans la grange qui servait de magasin d'habillement à la ...^e compagnie du ...^e régiment cantonné au repos dans le village de Z..., à quelques kilomètres des lignes.

Ce régiment fait partie d'un valeureux corps. C'est tout ce que la censure me permet de dévoiler.

Donc, un pépère costaud et brisé, qui avait assisté à plus d'une chaude affaire, avait troqué sa capote déteinte et élimée contre une neuve, de l'horizon le plus pur. L'opération



était terminée depuis quelque temps déjà quand il revint en coup de vent, blême et la voix tremblante.

— Chef, ma capote ?

— ?...

— Celle que j'ai échangée tout à l'heure.

— Elle est là, probablement, dans le tas. Et puis, après ?

Ah bien ! oui ! il pouvait questionner, le sergent-major. L'autre avait déjà secoué vingt effets et fébrilement avait extrait de la capote retrouvée un paquet de lettres soigneusement ficelées. Le papier était froissé, maculé et portait, au milieu d'une tache brune, deux petits trous.

Le soldat l'agitait triomphalement : « Mon fétiche ! Tu parles que je l'ai retrouvé, mon fétiche ! »

— Explique-toi donc, fit le fourrier.

— Voilà : les lettres, c'est les lettres de ma femme. Alors quand j'ai été « touché » une première fois, l'éclat a passé dans ce trou. C'est même lui qui l'a fait, comme de juste. Et puis il a entamé la peau. Pas trop... De quoi m'évacuer à l'hosto. Trois mois de repos... Sans les lettres, j'étais foutu. Vous comprenez, elles étaient là, à gauche, juste sur le cœur.

« ...Je n'ai pas voulu les lâcher, bien sûr. Un porte-veine, ça se respecte. Et je suis revenu avec. Alors, quand on a attaqué au bois H..., l'autre jour, vous savez, chef, j'avais toujours les lettres sur moi. Vlan ! Un deuxième trou ! Ça m'a sauvé encore la mise. Vous comprenez, mon fétiche, j'y tiens : je veux l'avoir sur moi pour la troisième... »



Les médailles, les mille bibelots offerts par une fiancée, par une femme, par une mère, les menus objets confectionnés par l'être cher, par celui à qui l'on pense les nuits de veille face au boche, les animaux eux-mêmes, compagnons du poilu, sont autant de fétiches qui ont tous leur histoire. Car un fétiche s'entoure toujours d'une histoire étonnante.

Je me souviens d'un informe petit toutou que ma section n'aurait pas abandonné pour un tonneau de pinard. Le plus costaud de la bande l'avait trouvé, un matin, sur sa poitrine en se réveillant dans la grange du cantonnement. On ne sut jamais d'où le roquet était venu. « C'est un exemple de génération spontanée », avait affirmé le caporal de la 2^e escouade, qui avait des humanités.

Le chiot fut élevé à la diable et poussa dru. Il avait un poil de caniche, des pattes de basset et une gueule de dogue. Il était affreux. Mais il avait toujours une musette où se fourrer pour monter aux lignes. Inutile de dire qu'il y avait toujours un volontaire pour porter la musette.

Mais n'attendez pas que je vous conte une histoire à frémir... Le cabot ne pouvait pas entendre un coup de fusil sans trembler comme une feuille au vent d'automne. Aux tranchées, il se « planquait » résolument dans sa niche-musette et attendait le retour au cantonnement pour se livrer à ses exploits. C'est là qu'il devait acquérir son brevet de fétiche.

Dans un appentis à moitié ruiné, un riche marchand (les riches marchands, dans la zone, sont ceux qui vendent aux soldats) débitait des comestibles divers. Ce jour-là, il exposait d'imposantes terrines de pâté. Rogue — c'est le nom du chien — était devant l'évantaire avec son maître du jour. Par jeu, celui-ci lui mit sous le nez la portion achetée. Fait inouï, le chien, au lieu de happer, s'écarta avec indifférence. C'est un scandale ! Les suppositions vont leur train. Passe le major du régiment. Il regarde l'animal, emporte la tartine. Une heure plus tard, sur l'ordre du colonel, la boutique est consignée. Le mercanti est *tabou*, ce qui signifie chez les Polynésiens qu'il est privé de tous rapports avec le vulgaire. Il faut pourtant lui rendre cette justice que la viande qu'il débitait n'était pas empoisonnée. Seulement... ce n'était pas de la viande. C'était un ingénieux mais répréhensible aliment de remplacement.

Voilà comment Rogue est investi maintenant de la délicate mission de préserver les appétits de la section.

Les sections d'autos ont aussi leurs fétiches. C'est le signe de ralliement, c'est la marque peinte sur les camions et qui en distingue les différentes formations : quadrupèdes, poissons, oiseaux en sont les attributs. Sous leur égide le camion use la route, mais ne connaît pas la panne...

Les escadrilles d'avions subissent la loi commune. Dans la carlingue de combien voit-on de ces poupées ou de ces monstres rembourrés qui jettent un sort à l'ennemi, rendant victorieux le combat et léger l'atterrissage — ô modestie de nos as !

Jusqu'aux sections de camouflage qui ne sont pas en reste. Une de ces équipes possède dans son atelier de fortune un sphinx énigmatique supérieurement camouflé.

Une autre est justement fière d'un éléphant en toile à la carcasse de bois dont les défenses font le meilleur des séchoirs aux toiles recouvertes d'arabesques du dernier futurisme qui, pour tromper l'ennemi, lui représentent... tout le contraire de ce qu'il croit.

Le Fétichisme, je vous le dis, a fait des adeptes chez les poilus.

CAMILLE DUCRAY.



LA PRÉSENTATION DES DRAPEAUX DE L'AVIATION



Le 19 juin, à Dijon, M. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique, a présenté leurs drapeaux aux aviateurs et aéroliers au cours d'une grandiose cérémonie dont ces photographies fixent quelques épisodes. Dans les médaillons ce sont, à gauche : les drapeaux portés par Fonck et le capitaine Battle ; à droite, M. Dumesnil et le colonel Girod. En bas, la garde d'honneur. En haut, à Lyon, M. Dumesnil passe les troupes en revue ayant à sa droite le général Ebener.

L'IMMENSE EFFORT DES ÉTATS-UNIS

L'AVIATION

Le 28 mars dernier, au grand quartier général français, nos chefs suprêmes étaient réunis ; à côté d'eux nos ministres, également présents, prenaient part à la conférence. Entre ces hommes, entre Clemenceau, Loucheur, Pétain et Foch le sort de la France et de l'humanité se débattait et se décidait. Au moment où le groupe allait se séparer, le général Pershing, commandant en chef des forces expéditionnaires américaines, fit son entrée et allant droit au général Foch lui dit : « Il n'y a pas en ce moment d'autres questions que de combattre. Infanterie, artillerie, aviation, tout ce que nous avons est à vous. Disposez-en comme il vous plaira. Il en viendra encore d'autres, aussi nombreux qu'il sera nécessaire. »

Dans ces quelques mots passaient le large souffle héroïque, l'immense rafale de foi et d'enthousiasme qui, aux États-Unis, bouleversaient les cœurs, remuaient les énergies, secouaient les apathies et balayaient invinciblement les dernières hésitations.

Une année déjà s'est écoulée depuis que, se rangeant à nos côtés, la plus grande des républiques de l'ouest et du monde a commencé son labeur guerrier. Elle avait tout à créer, car son activité n'avait été dirigée jusqu'à là que vers le domaine industriel et commercial.

Elle s'est résolument mise à l'œuvre : elle a fondé une armée entière, elle a forgé tout le formidable armement qu'exige une nation en guerre. Mais c'est vers l'aviation surtout qu'elle a porté son effort et c'est cet effort dont nous voudrions montrer l'importance.

Avant que d'envoyer des escadrilles combattre en Europe, il a fallu à l'Amérique créer pièce à pièce tout son outillage aéronautique. Avant de prendre part à la bataille elle a dû s'y préparer. Et voici l'œuvre qu'elle a accomplie jusqu'à présent et qu'elle continue à accomplir en l'augmentant chaque jour davantage.

Pour que son labeur fût plus intensif, le peuple américain a voulu que sa tâche fût double et qu'elle fût menée de front aussi bien chez lui que sur notre propre territoire.

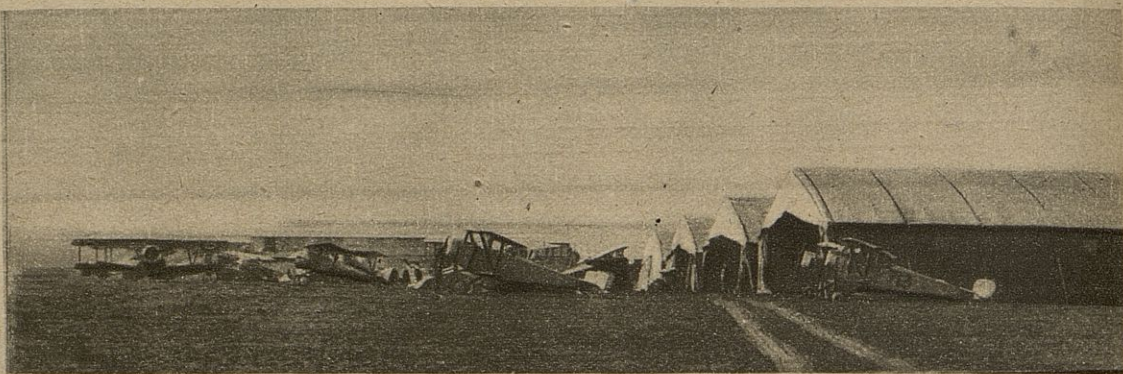
Chez lui, en Amérique, il a organisé sa production, lui donnant toute la force et toute la valeur méthodique d'une affaire industrielle. Les chefs des plus grandes maisons, les directeurs des usines formidables où bourdonne la ruche inlassable des ingénieurs, des spécialistes, des ouvriers et des auxiliaires féminins, les hommes tels que les Ryan, Hurley, Baruch, Schwab, Mac Cormick se sont aussitôt attelés à la besogne. Ils l'ont entreprise avec l'esprit clairvoyant et net d'hommes d'affaires qui s'efforcent d'arracher le maximum de rendement au minimum de main-d'œuvre. La guerre, et plus particulièrement la guerre aérienne, devient pour eux une affaire immense, au noble et formidable enjeu, mais une affaire comme une autre que l'on traitera et conduira méthodiquement en hommes pratiques qui savent toute la valeur du temps et de l'argent, et qui envisagent froidement toute la grandeur des sacrifices qu'ils vont avoir à consentir. Appliquant le grand principe qui a donné à l'industrie américaine son merveilleux et brusque essor, ils ont adopté le système de la production en séries. Les appareils, tous semblables, avec leurs pièces fabriquées sur un modèle uniforme, peuvent du jour au lendemain être remplacés sans

tion accusée, pendant le mois d'avril, un accroissement très net et considérable. Faisant d'ailleurs usage des nouveaux pouvoirs que lui a conférés la loi Overman, le président Wilson réorganise définitivement les services d'aviation. Il a décidé tout récemment de centraliser entre les mains d'un seul homme, celles de M. John Ryan, un expert renommé, toute la production. De même, pour l'entraînement, il a résolu de confier tous les services de l'instruction au brigadier-général Kendy dont la réputation est indiscutablement établie pour ces questions.

Non contents, en effet, de produire les appareils nécessaires, nos amis d'Amérique tiennent également à ce que leur personnel volant soit suffisamment nombreux et préparé. Dans tous les États, de grands centres d'instruction se sont ouverts, des écoles se sont fondées ; la Virginie, entre autres, détient actuellement le plus vaste camp d'aviation. Dans tous ces camps uniformément, qu'ils soient du nord ou du sud, la même conception pratique préside au classement des candidats avant la fin de leur entraînement. Les conditions auxquelles ils doivent se soumettre sont particulièrement sévères et pour juger ceux qui, plus tard, dès qu'ils auront obtenu leur brevet, deviendront des officiers, la minutie des examinateurs envisage tous les points suivants :

1° Les qualités physiques du candidat en tenant compte de son aspect extérieur, de sa tenue, de son maintien, de sa voix, de sa vigueur musculaire, de son endurance, etc. ;

2° Son intelligence ;



LES HANGARS CONSTRUITS POUR ABRITER LES AVIONS AU CHAMP D'AVIATION.

3° Ses capacités de commandement : esprit d'initiative et de décision, sang-froid, autorité ;

4° Son caractère ;

5° Sa valeur générale au point de vue du service : allant, entraîneur d'hommes, instructeur de mérite, etc.

Ces camps, à chaque instant plus nombreux et plus vastes, naissent, surgissent du sol, deviennent de véritables cités où les aviateurs tentent leurs premiers vols et apprennent à prendre leur essor pour les envolées glorieuses et les randonnées héroïques dont ils sillonneront le ciel de France face aux vautours germaniques.

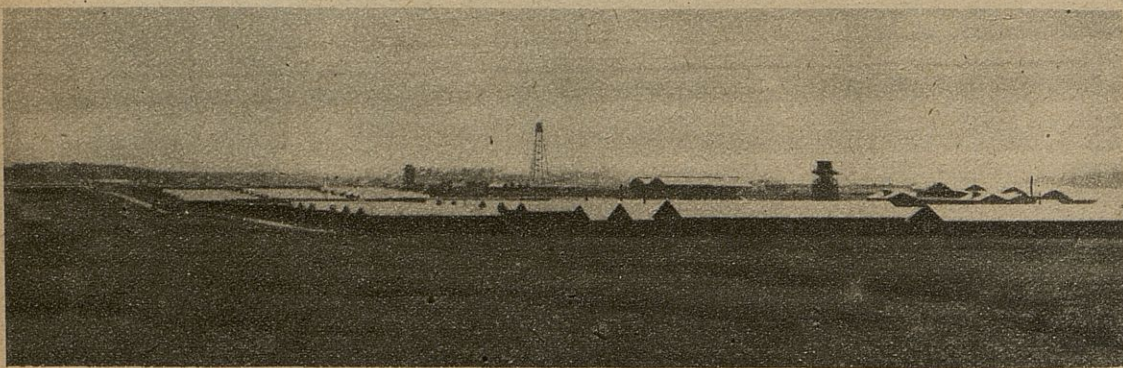
Car chaque jour ils quittent leurs aires lointaines pour venir en Europe prendre leur part de la lutte. Dans les ports de base en France, en Angleterre, ils débarquent et s'éparpillent aussitôt à travers le pays dans les différentes écoles où ils subiront un dernier stage de perfectionnement avant de rejoindre le front.

Voilà, rapidement esquissée, l'œuvre que nos alliés américains accomplissent chez eux, dans leur patrie.

Mais, en même temps et parallèlement, ils en accomplissent une autre tout aussi importante, et vaste et fructueuse : celle-ci en France, en Italie, en Angleterre, partout en somme où l'on peut se battre ou s'instruire. Ils se rendent, en effet, compte que, les derniers arrivés dans la grande mêlée humaine, ils peuvent trouver auprès de leurs alliés, entraînés à la lutte depuis de longs mois, des enseignements précieux. L'ayant compris, ils n'hésitent pas à accepter les leçons que peut leur fournir une expérience lentement et chèrement acquise.

Pour servir la France les aviateurs d'Amérique n'avaient d'ailleurs pas attendu que leur patrie se fût lancée à nos côtés dans la bataille. Ils étaient accourus dès les premiers mois de la guerre. Les lois de France et d'Amérique ne leur permettaient pas de s'engager dans un de nos régiments : ils s'enrôlèrent dans la légion étrangère et demandèrent ensuite à servir dans l'aviation. Ils ne tardèrent pas à s'y faire remarquer et résolurent bientôt de se grouper en un

corps homogène, unique, où eux seuls auraient accès. Après de nombreuses démarches l'escadrille La Fayette était fondée. Elle comprenait des hommes tels que Norman Prince, William Thaw, Kiffin Rockwell, Bert Hall, Elliot Cowdin, Didier Masson, James Mac Konell. Un peu plus tard, survint Raoul Lufberry, l'as des as américains, trop tôt disparu après une courte et magnifique carrière de chasseur au cours de laquelle il inscrivit une vingtaine d'appareils boches à son tableau. L'équipe ainsi formée se lança en plein ciel de bataille et de gloire, planant partout où il y avait des combats à livrer. Ils étaient en Alsace. Ils furent à l'épopée verdunoise et par delà l'océan l'écho de leurs exploits arrivant au pays natal soulevait l'enthousiasme et l'admira-



LES BARAQUEMENTS DU CHAMP D'AVIATION QUE LES AMÉRICAINS ONT INSTALLÉ EN FRANCE.

perte de temps ; en outre, chaque partie de l'avion, étant uniquement produite par des machines et par des ouvriers qui restent affectés à sa fabrication, peut être faite en quantité considérable en un temps très restreint. C'est ainsi que certaine maison d'automobiles, qui s'est transformée depuis l'ouverture des hostilités en usine de matériel de guerre et plus spécialement de moteurs d'aviation, arrive à faire sortir de ses ateliers, chaque mois, un nombre impressionnant de moteurs complets, mis au point et n'ayant plus qu'à être montés sur les appareils. Il en est de même pour les avions.

D'après les derniers chiffres, qu'il ne nous est malheureusement pas permis de révéler, on a pu constater que la production des usines d'avia-

tion. Lorsque, à l'entrée en guerre des Etats-Unis, les escadrilles La Fayette se sont dissoutes pour se fondre dans le corps de l'aviation américaine, chacun de ces volontaires de la première heure a reçu un diplôme dont l'exécution a été confiée à l'artiste canadien Frank M. Armington. Ce brevet, à l'exergue duquel s'éploie l'aigle américain tenant dans ses serres les drapeaux de France et d'Amérique, porte en haut, à gauche, la

élèves pilotes en général font preuve de dispositions étonnantes. Leur allant naturel, leur tempérament fait d'endurance physique, de témérité réfléchie et de sang-froid facilitent la tâche délicate de leurs instructeurs. Aussi leur stage d'instruction est-il, d'une façon générale, bref. Ils travaillent d'ailleurs avec un entrain remarquable, poussés par une sorte de sentiment de plaisir. L'aviation leur plaît, les attire, les captive et ils s'y donnent tout entiers.

La plus grande partie des moniteurs français que nous avions dans toutes ces nombreuses écoles ont été considérablement réduits, parfois même, et c'est le cas le plus fréquent, totalement supprimés. Dès à présent, en effet, les Américains se suffisent à eux-mêmes et n'ont plus besoin de notre concours. Ce concours, ils s'efforcent d'ailleurs de le restreindre autant que possible, ne voulant pas nous détourner de notre tâche héroïque qui est de faire face à l'ennemi sur le front. Pour éviter que nous ne distraions des hommes de nos unités combattantes, ils sont venus avec tout leur personnel technique, avec leurs ingénieurs, leurs monteurs, leurs mécaniciens

et la multitude des ouvriers spécialistes que la cinquième arme exige dans ses services. Ils ont fondé des centres de construction, de montage et de réparation. L'un d'eux, le plus considérable, comporte des ateliers formidables, des usines de fabrication avec tout leur outillage mécanique et tout le personnel nécessaire pour cette intense fabrication.

De même que notre nouvel allié tient à nous fournir tout le matériel d'aviation dont il peut avoir besoin ainsi que tout l'outillage et tout le personnel que ce matériel exige, de même il a donné le meilleur de son attention à une question primordiale en matière d'aéronautique : celle du moteur et je ne saurais mieux conclure ce court exposé de l'effort américain dans le domaine de l'aviation qu'en montrant rapidement la genèse de la création du fameux moteur « Liberty » et en en disant un mot.

Les meilleurs ingénieurs d'outre-Atlantique, entre autres MM. Hall, de la Société Hall-Scott, et Vincent, de la maison Packard, y ont travaillé. Voici comment :

« Deux des plus remarquables ingénieurs américains qui ne s'étaient jusqu'alors jamais vus, se rencontrèrent à Washington et on leur donna à résoudre le problème de construire un moteur d'aviation complètement américain dans le plus bref délai possible. Leur première entrevue eut lieu le 2 juin dans l'après-midi et se prolongea jusqu'à 2 h. 30 du matin.

« Grâce à l'assurance que la construction du moteur serait une entreprise gouvernementale les ingénieurs consultants et les fabricants de moteurs livrèrent tous leurs secrets de fabrication et fournirent l'appui précieux de 200 de leurs meilleurs dessinateurs. Il fallut 28 jours pour établir les dessins mais l'outillage était déjà commencé. »

Tel est, brièvement résumé, l'effort splendide de nos nouveaux alliés.

Le 17 mai 1918, le président Wilson disait : « Je suis venu vous exposer nos principaux devoirs. Le premier est de gagner la guerre ; le second est de la gagner complètement et dignement. »

Ce sont ces deux devoirs que la nation américaine accomplit avec



LES PILOTES DE L'AVIATION AMÉRICAINE S'ENTRAÎNENT EN FRANCE.

date, à droite le numéro, au centre, en titre, ces quatre mots :

« La Fayette Flying Corps »

et au-dessous ce texte bref et glorieux comme une citation :

« En reconnaissance des services qu'il a rendus à la France et à ses alliés pour la cause de l'humanité, ce certificat a été délivré à qui a servi durant la guerre européenne en qualité de volontaire dans l'aviation française, acquittant ainsi dans une certaine mesure la grande dette que l'Amérique a contractée envers la France et contribuant au triomphe de la liberté et de la civilisation sur l'autocratie militaire et la barbarie. »

M. VANDERBILT, DE SILLAC, EDMUND GROS,
Président d'honneur. Président. Vice-président.

Tous ces pilotes sont maintenant officiers dans le corps des aviateurs de l'armée américaine. Parmi ceux-là les uns sont allés directement sur le front former le noyau de ces escadrilles où sont, dès à présent, groupés nombre de pilotes des Etats-Unis. Ce sont, pour n'en citer que quelques-uns : le capitaine James Norman Hall, le lieutenant Frank Baer, tous deux disparus depuis peu, et l'un et l'autre titulaires des deux premières « croix pour services distingués » c'est-à-dire la croix de guerre américaine, le sergent Putman, le caporal Baylies, également disparu, Peterson, Parsons, Biddle, David Marr, Wellman, etc.

Les autres se sont répartis dans les divers centres d'instruction de France et se sont joints à la pléiade des moniteurs français. Leur rôle, certes, est moins dangereux, mais plus ingrat aussi parce que plus terne, plus dépourvu d'imprévu dans sa monotonie quotidienne. Autour d'eux les « cadets » se groupent et se présentent. Au-dessus des terrains — des très nombreux terrains dont le chiffre d'élèves s'est considérablement accru, — les moteurs vrombissent continuellement. Les appareils s'envolent, planent, atterrissent, repartent...

A côté du pilotage où se forment les futurs pilotes, les spécialistes travaillent également sans arrêt : observateurs d'artillerie et de liaison d'infanterie, pilotes de chasse, de reconnaissance et de bombardement. Un peu plus loin, sur un terrain voisin, les mitrailleuses crépitent d'un déchirement continu. Ce sont les élèves mitrailleurs qui se perfectionnent.

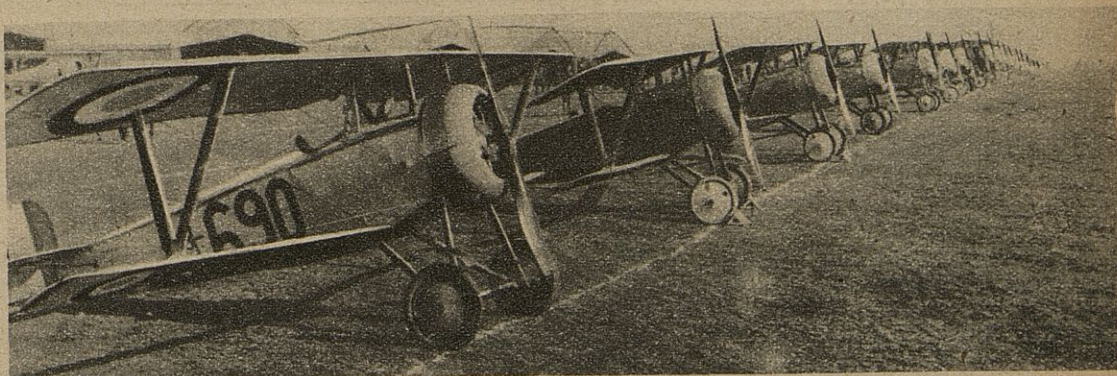
Les camps eux-mêmes sont énormes avec leurs immenses hangars où sont rangés les appareils, avec leur poste de T. S. F. où s'entraînent les spécialistes, avec leur station météorologique, leurs ateliers de réparation et de montage, avec leurs garages d'essai de moteurs.

La France tout entière bourdonne de ce ronronnement monotone de l'aviation au travail. Très haut dans le ciel que sillonnent les divers appareils, depuis le Caudron à double commande jusqu'au Spad et au S. I. A., quelques avions passent, peints aux couleurs américaines.

Car ils s'y sont très vite mis. L'aviation, pour la plupart d'entre ces « cadets », n'est qu'un sport, un sport un peu plus dangereux qu'un autre, mais tellement plus captivant : « So wonderfully exciting !... » Tous les



ATELIER DE MONTAGE ET DE RÉPARATION.



LES AVIONS RANGÉS EN LIGNE SONT PRÊTS À PRENDRE LEUR VOL.

toutes les forces, toutes les énergies dont elle dispose. Elle s'est lancée dans la bataille, elle s'est donnée tout entière et elle ne cessera point de lutter avant que le but qu'elle s'est fixé ne soit atteint victorieusement.

JEAN D'ESME.

LE TRANSPORT DES CATERPILLARS SUR TRACTEURS



Pour transporter au front les caterpillars qui servent à traîner l'artillerie lourde par tous les terrains, on fait usage de puissants tracteurs. Voici, en haut de la page à gauche, un caterpillar prêt à monter par ses propres moyens sur le tracteur Knox, qui est photographié à droite, et qui l'emportera aux premières lignes. Au-dessous, un caterpillar sur tracteur et, à droite, descendant du tracteur. En bas, le caterpillar sur son tracteur.

LE GROS CANON ET SES JEUNES ADMIRATEURS



Les Américains ont amené dans ce bois, situé à quelques milles du front, une pièce de leur artillerie lourde qu'ils vont mettre en batterie pour tirer sur les positions boches. Du village voisin, des enfants sont accourus pour voir les soldats manœuvrer le gros canon. Assis au bord de la clairière, car leurs amis américains ont dû les inviter à se tenir à distance, les voici échangeant les impressions que leur cause la vue de la terrible pièce.

UN HOPITAL CANADIEN BOMBARDÉ PAR LES BOCHES



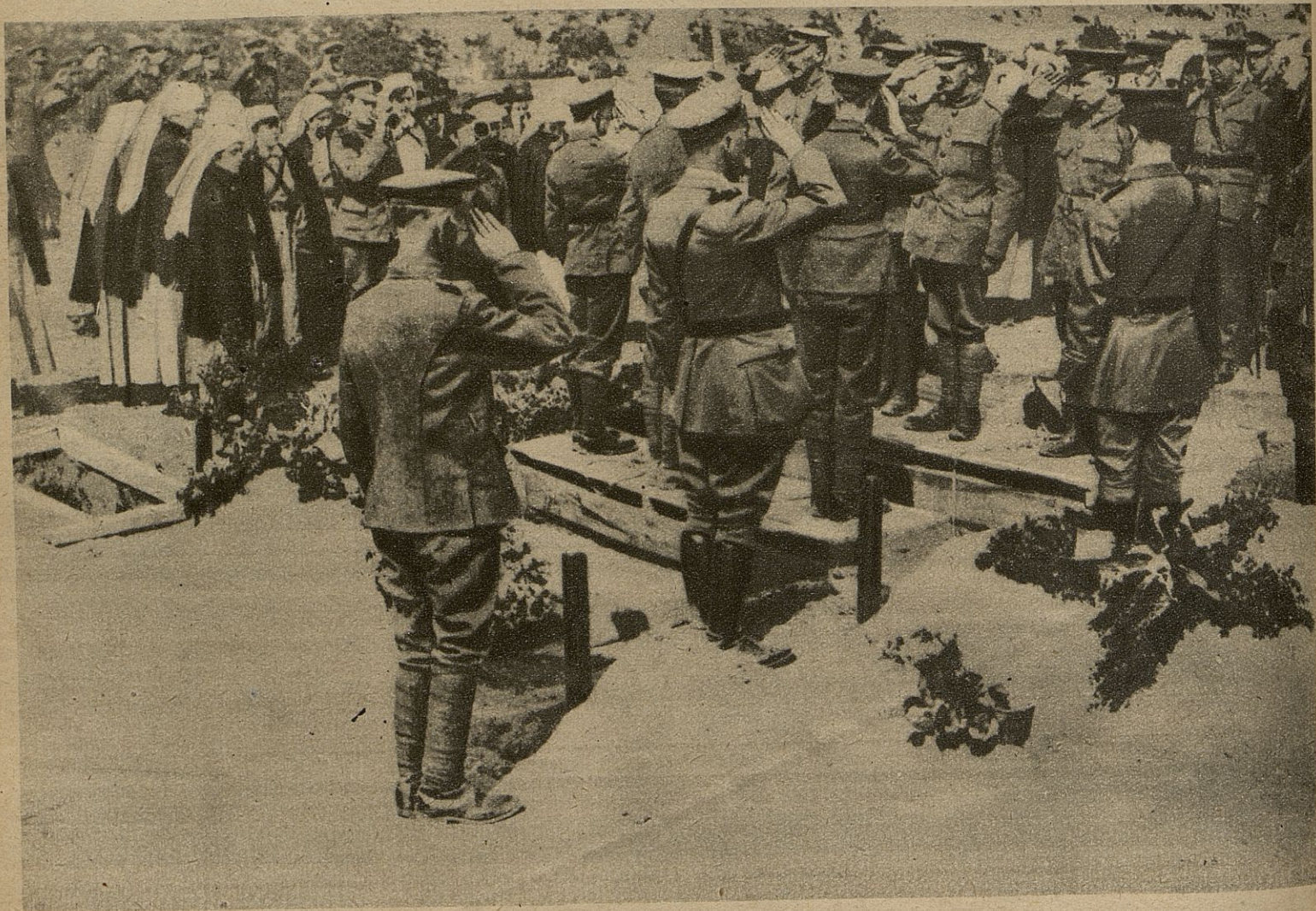
Les religieuses canadiennes, faisant cortège au cercueil de leur collègue, traversent le cimetière à la suite des soldats.



La coiffe de la religieuse sur le cercueil que recouvre en partie l'Union-Jack.



Un évêque officiait ; le voici prononçant une allocution devant la tombe qui va se fermer.



Recentement un avion boche bombardait l'hôpital général canadien, situé à une certaine distance du front britannique ; là étaient soignés de nombreux blessés parmi lesquels il y eût plusieurs victimes. Ce raid barbare coûta en outre la vie à deux docteurs, un Canadien et un Américain, et à trois religieuses canadiennes. Ce sont les obsèques de l'une d'elles, sœur Margaret Lowe, morte des blessures reçues en cette circonstance, que représentent nos photographies.

UNE ROUTE PRÈS D'UN CHAMP DE BATAILLE



Cette route, bordée de champs naguère encore bien cultivés et qui était si riante sous l'ombrage de ses beaux arbres, se trouve dans une des régions où l'on s'est violemment battu et que nos troupes ont reprise. C'est par là que nos relèves montaient vers la ligne de feu ; aussi était-elle furieusement bombardée nuit et jour. On voit, à la régularité avec laquelle les arbres ont été fauchés, la précision du tir des canons allemands.

LES ITALIENS SUR LES BORDS DE LA PIAVE



Tantôt grossie par les pluies ou les fontes de neiges, tantôt presque à sec, la Piave se comporte comme un torrent jusque près de son embouchure, où son cours se calme en traversant les marais du littoral. Pour défendre les passages du cours supérieur les Italiens avaient couvert, comme ici, de pieux et de fils de fer les bancs qui le parsèment. Les Autrichiens ne purent le franchir qu'au prix de grands efforts soutenus par de violentes actions d'artillerie.



La grande offensive autrichienne contre le front italien s'est achevée en une déroute. Cinquante mille Autrichiens avaient réussi à franchir la Piave en différents endroits, mais n'avaient pu s'éloigner de la rive. Décimés, harcelés par les Italiens ils ont dû repasser le fleuve : il n'en restait pas un seul le 26 juin sur la rive droite. De la tranchée que voici, les soldats italiens, avant l'offensive, surveillaient le cours du fleuve encombré de bancs de sable.



ECHOS



LES INFLUENCES LUNAIRES

Beaucoup de personnes attribuent une grande influence à la lune sur les phénomènes de la vie.

C'est ainsi qu'on a dit que si l'on sème des graines, quelles qu'elles soient, dans les premiers jours de la nouvelle lune, les plantes naissant de ces graines sont très vigoureuses. Elles végètent follement, pour ainsi dire, mais la production en fruits et graines est très réduite. Il serait donc indiqué de semer les arbres forestiers à ce moment.

En certains pays les cultivateurs évitent de semer le blé ou d'autres céréales durant les premiers jours de la lune. Les pommes de terre aussi, car alors elles donnent beaucoup de verdure ; elles ont belle apparence, de magnifiques tiges, mais des tubercules fort peu.

Or, ce n'est pas pour sa verdure qu'on cultive la pomme de terre : c'est pour ses tubercules.

L'oignon, lui aussi, serait sensible. Il a déjà la propriété de donner les apparences de la sensibilité en faisant pleurer ; mais il est, lui aussi, personnellement sensible. Semé à la nouvelle lune, il monte sans former le bulbe demandé.

Dans la taille des arbres il faudrait tenir compte de la lune aussi. Rabattre un arbre à la nouvelle lune, c'est s'exposer à le voir repousser vigoureusement mais de façon désordonnée, tout de travers. Tailler la vigne à la même époque, surtout si elle est jeune, est chose dangereuse : parce qu'elle poussera de travers avec des sarments trop vigoureux, pouvant se casser à la naissance s'il survient du vent.

Voilà ce que l'on dit... Mais on dit tant de choses... Et, il faut le noter, beaucoup ne croient point un mot de ces prétendues influences lunaires. Il vaudrait la peine d'expérimenter pour voir ce qu'il en est : c'est la seule façon de résoudre le problème.

LE RENDEMENT DES FORCES HYDRAULIQUES

D'après un récent calcul on obtient sur l'arbre des turbines 80 % de la puissance de chute : il y a donc une perte de 20 % dans les dynamos. Puis on perd 0.8 % en ligne, 2.14 % dans les transformateurs, 1.7 % dans les conducteurs ; il arrive donc au pied des fours, ou cuves électrochimiques, 68.45 %. Une chute de 5.000 C.V. donne donc 3.420 C.V. utilisables ; les machines accessoires de l'usine en prennent un dixième : il en reste donc 3.000 pour les fabrications, soit les 6/10^e de la puissance de la chute, 3.000 C.V. sur 5.000.

LES RÉGIONS OÙ IL PLEUT LE MOINS

Ce sont les régions occupant le centre du continent et, par surcroît, les plateaux, ou plaines, ainsi situés, entourés de hautes montagnes.

On comprend pourquoi les régions dont il s'agit reçoivent peu d'eau.

D'abord, elles sont loin de la mer : les vents ne peuvent se charger d'humidité dans le voisinage immédiat. D'autre part, les vents pouvant être riches en vapeur d'eau, venant de très loin, ont toutes les chances de perdre celle-ci en route. Car ils rencontrent au cours du trajet des massifs et chaînes de montagnes sur lesquels la vapeur d'eau se condense en pluie : ils perdent donc leur contenu et continuent leur route, secs. Supposons toutefois qu'il leur reste de la

vapeur d'eau et qu'ils arrivent au voisinage d'une région située comme il a été dit. Qu'arrive-t-il ?

C'est que ce qu'il en reste se condense sur la barrière montagneuse : il pleut sur la montagne et l'air se dessèche. Il ne lui reste rien à donner au plateau même, où du reste rien ne provoquerait la condensation s'il restait quelque vapeur à condenser en eau.



C'est pourquoi se produisent ces différences si considérables de la chute pluviale. Les extrêmes sont surprenants : Copiapo, sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, reçoit 8 millimètres de pluie par an... et Cherrapongee, au pied de l'Himalaya, en reçoit plus de 12 mètres. C'est pourquoi aussi il y a de telles différences de pluviosité dans des stations pourtant assez proches les unes des autres, certaines recevant 2, 3, 4 fois plus d'eau que les autres : c'est à cause de leur exposition, de la topographie et de l'altitude.

VIOLON D'INGRES

Le professeur Pozzi, qui vient de mourir si tragiquement, n'était pas seulement un grand chirurgien ; il était aussi un artiste délicat et un poète particulièrement doué. Le sonnet que nous donnons ici est d'une belle tenue :

RETRAITE

J'irai : je marcherai devant moi, dans la plaine,
Sans trêve, sans m'asseoir sur le bord du chemin,
Sans élaner ma soif à l'eau de la fontaine,
Jusqu'à ce que j'échappe à tout regard humain.

Je ne m'arrêterai pour y reprendre haleine
Qu'en un lieu parfumé de lavande et de thym,
Les oiseaux berceront mon mal chaque matin
Et les grillons du soir endormiront ma peine.

Pour seuls amis j'aurai le muguet et le lys ;
Le frelon qui s'endort dans le volubilis
Inclinera vers moi la tige frêle et torse.

Puis je me coucherai le long des prés herbeux
A l'ombre de quelque arbre antique, dont les bœufs
De leurs flancs roux et chauds auront lissé l'écorce.

SAMUEL POZZI.

LES CURIOSITÉS DE LA MÉMOIRE

Il y a des personnes qui ont une mémoire remarquable en ce qui concerne les visages. D'autres l'ont détestable relativement aux noms propres.

Certaines personnes ont une mémoire extraordinaire en ce qui concerne la voix. Elles distinguent et reconnaissent les voix avec une acuité extraordinaire. Certain observateur racontait récemment, dans un journal anglais, un cas très probant.



Il avait, autrefois, eu affaire avec une personne au sujet de transactions quelconques. Cette même personne vint le revoir dix ans après. Le premier entretien n'avait duré que quelques minutes ; mais, dès le début de la seconde rencontre, le narrateur reconnaissait la voix et donnait au visiteur son nom.

Ce dernier s'étonna : il lui fut dit qu'il avait été reconnu à la voix.

Autre cas. Le même narrateur s'entretient avec un homme d'affaires dont la voix lui rappelle celle du père qu'il n'avait pas vu ni entendu depuis vingt ans.

Troisième cas. Le même narrateur se rencontre chez des amis avec une dame qui lui demande aussitôt s'il n'appartient pas à telle famille ? « Oui, certainement, répondit-il. Pourquoi ? — Je l'ai reconnu à la voix, dès que vous avez ouvert la bouche. »

Enfin, toujours le même, après avoir dit quelques mots dans une assemblée, se voit aborder par un auditeur qui lui dit : « Vous devez être M. un tel ? » Il l'avait reconnu à la voix, et pourtant la dernière rencontre remontait à trente ans.

POUR ÉTEINDRE LE PÉTROLE

Surtout ne jetez pas d'eau sur le pétrole répandu hors d'une lampe renversée : c'est tout à fait inutile. Par contre, faites emploi de poussière, de sable, de cendres, et jetez-en abondamment : l'effet est excellent.

Il y a mieux, ou en tout cas tout aussi bien, et qui est peut-être plus pratique dans un appartement où l'on ne dispose pas toujours de sable ou de cendres : c'est le lait. Le lait répandu sur le pétrole enflammé l'éteint aussitôt. La recette est à faire connaître aux ménagères qui l'ignorent généralement.

LA VITESSE DES POISSONS

Les poissons ont évidemment une grande agilité. Est-elle très soutenue ? Sont-ils aptes à faire des courses de fond ? Ou bien valent-ils davantage pour les efforts intenses et brefs ?

Il est assez difficile de le savoir. Car on ne mesure pas facilement leur vitesse. Il est vrai, on peut mesurer celle du cours d'eau, et si un poisson se maintient en place dans une rivière, c'est évidemment qu'il est capable d'aller aussi vite qu'elle.

Mais cette donnée peut être trompeuse. La vitesse d'écoulement de l'eau n'est pas la même à la surface et au niveau où se tient le poisson. La vitesse en surface est plus grande. Pour bien faire, il faudrait connaître exactement celle de l'eau au niveau où se tient l'animal.

Quoi qu'il en soit, un ingénieur belge a conclu que le saumon peut nager à la vitesse de 3 m. 15 par seconde, sur une longueur de 14 mètres au moins. D'autres observateurs arrivent au même chiffre environ. Et il semble que le saumon, en tout cas, ne peut pas faire 4 mètres à la seconde. Cette donnée a un intérêt pratique : le saumon ne doit pas pouvoir remonter les courants, les chutes, dont la vitesse est supérieure à 3 mètres. Si l'on tient à ce que ce poisson puisse entrer dans les rivières, il faut lui ménager des échelles à courant inférieur à 3 mètres.

AMULETTES CONTRE LES BLESSURES

Les soldats allemands croient se protéger en portant sur eux des tyres, petits objets empruntés aux opérations magiques des sorciers lapons. Les tyres sont réputés recevoir les projectiles destinés à celui qui les porte : ils seraient animés et très sensibles.

Ce sont de petites boules rondes de la grosseur d'une noix, faites de duvet, polies et très légères, de couleur jaune, vert et gris, où le jaune domine. La superstition est de tous les temps et de tous les pays. Mais alors ne nous moquons pas des gris-gris des nègres de l'Afrique. Car, dans nos campagnes, nombreux sont les exemples de croyances qui valent bien celles-là.

LE COMMERCE DE LA VIANDE CONGELÉE

En 1913, la production de viandes réfrigérées et congelées n'était guère que de 60 ou 70.000 tonnes. En 1914, elle fut de 800.000 tonnes, de 882.000 en 1915 et de 915.000 en 1916.

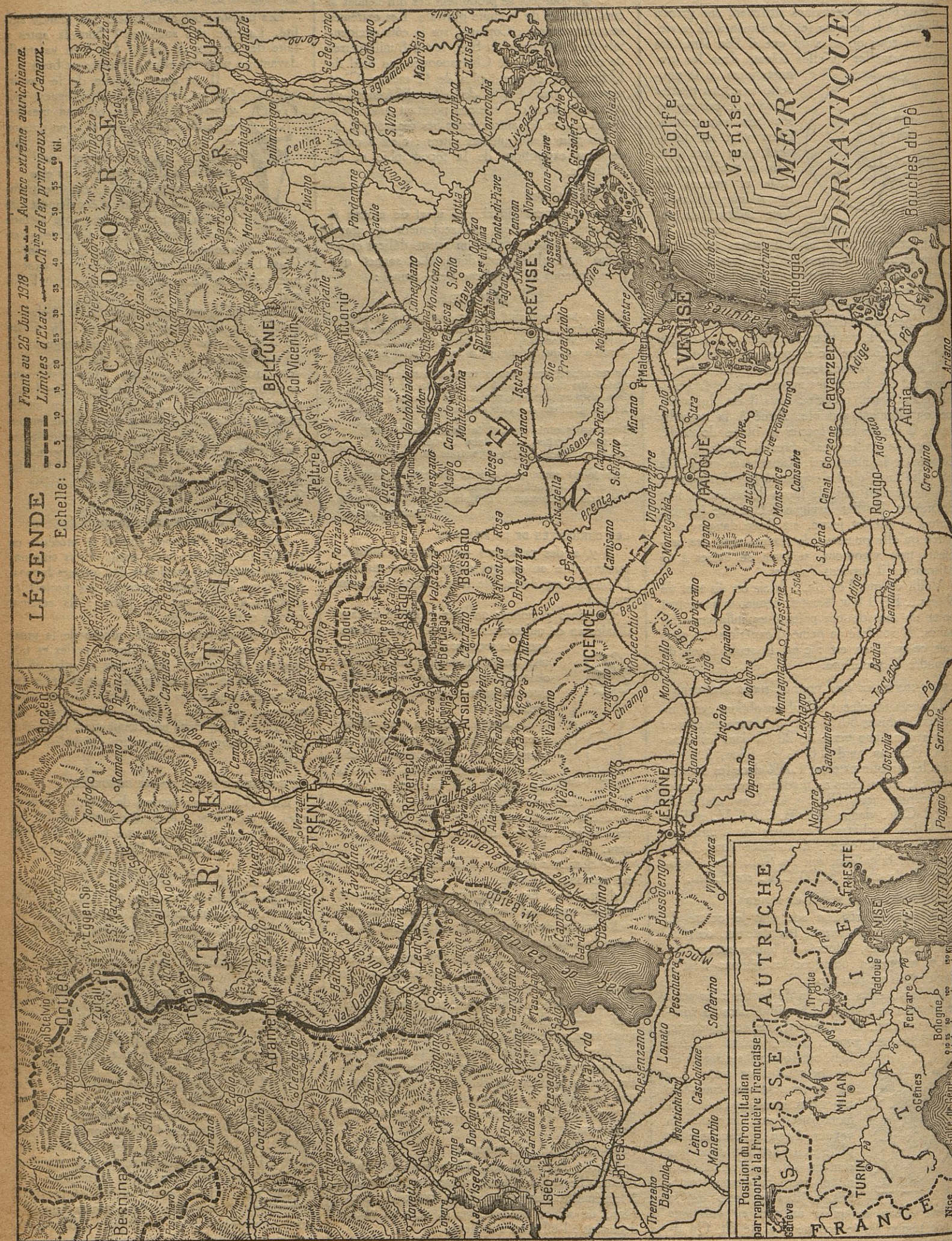
Sur ce total, 600.000 tonnes ont été importées en Grande-Bretagne en 1915, et 530.000 en 1916 ; pendant ce temps, la France et l'Italie recevaient, ces mêmes années, 220.000 et 280.000 tonnes.

L'importation anglaise provenait principalement de l'Argentine et de l'Amérique du Sud, de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie. Valeur totale 921 millions, soit 1 fr. 72 le kilo.

Les plus grandes usines frigorifiques se trouvent dans l'Argentine. Il y en a là une dizaine, pouvant produire de 2.500 à 3.000 tonnes par jour. En Nouvelle-Zélande, 43 usines sont outillées pour une production de 158.000 tonnes par an. L'Australie a 46 abattoirs frigorifiques dont le plus grand a une capacité journalière de 120 bœufs et 8.000 moutons congelés. Les usines frigorifiques commencent à se développer à Madagascar et au Sénégal.

Ces usines supposent une flotte frigorifique considérable. Celle de l'Angleterre est la plus importante, comprenant 283 vapeurs d'un tonnage total de 500.000 tonnes, auxquels s'en ajouteront bientôt 40 autres.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT ITALIEN (d'après les Communiqués officiels)

TEINDELYS

donne un teint de lys

Poudre
Crème
Savon
Eau, Bain
Lait de Beauté



La poudre et la crème TEINDELYS rajeunissent et embellissent.

Tous produits
de beauté

Poudre 4 fr., franco 5 fr.; Crème
grand modèle 9 fr., franco 10 fr. 70;
Petit modèle, 5 fr., f° 6 fr. 20;
Savon, 4 fr., f° 5 fr.; Eau, 7 fr. 50;
Bain, 4 fr., f° 5 fr.; Lait, 12 fr.

Formules
scientifiques

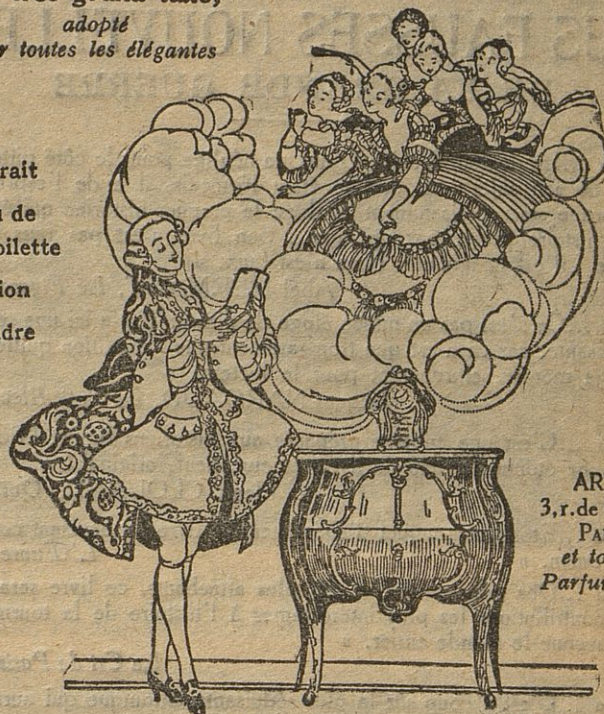
AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

ARYS, 3, rue de la Paix, Paris, et toutes parfumeries.

Un jour viendra

Parfum d'Arys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes

Extrait
Eau de
toilette
Lotion
Poudre



ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
et toutes
Parfumeries

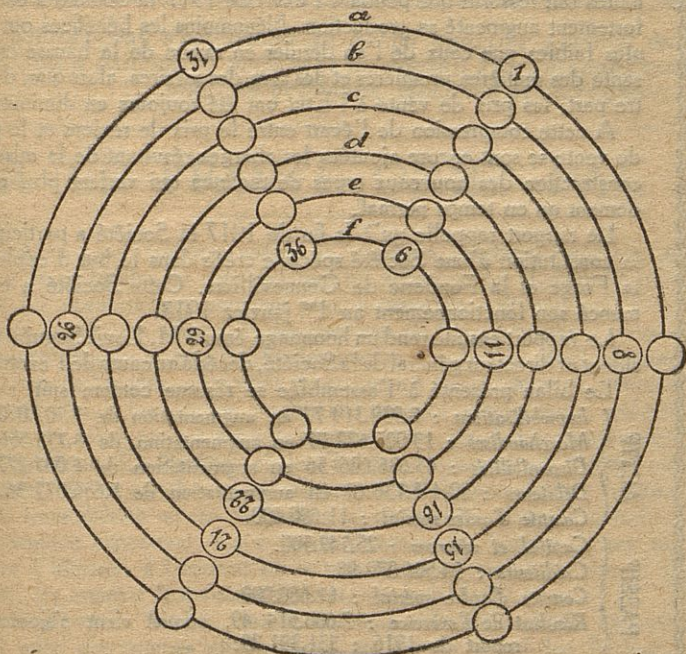
A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.

Le flacon, signé "Lalique", 30 fr.; franco contre mandat-poste de 34 fr.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 14 (en trois séries) 600 fr. de Prix

Deuxième Série. — CARRÉS, CIRCONFÉRENCES & TRIANGLES MAGIQUES



Il s'agit cette fois de la circonférence magique.

Nous avons indiqué dans les cercles douze nombres, qui ne doivent pas bouger. Il faut donc, dans les cercles restés libres, ajouter les nombres compris entre 1 et 36, sans toutefois répéter ceux déjà inscrits et de telle sorte que le total de chaque rayon comprenant six cercles, ainsi que le total de chaque circonférence A, B, C, D, E, F, comprenant également six cercles, soit de 111.

La construction d'un carré magique pair est plus difficile, en ce sens qu'il n'y a pas pour le construire la marche régulière du carré impair, qui est la marche du cavalier (jeux des échecs).

Les réponses devront nous parvenir en une seule fois, après la publication de la troisième série, c'est-à-dire jusqu'au 2 août.
Les résultats seront publiés dans notre numéro du 22 août.

CONCOURS N° 10. — Les points énigmatiques

RESULTATS. — Le profil à reconstituer était tiré de notre numéro du *Pays de France* du 25 avril, n° 184, page 9. Nous avons reçu pour ce concours 2.423 réponses justes.

- 1^{er} prix. — Une jumelle Flammarion : 45 fr.
Mlle Paule GLAD, 14, rue de l'Aube, Bois-Colombes. (Ecart : 3.)
- 2^e prix. — Une trousse rasoir mécanique : 25 fr.
M. E. DUVAL, Saint-André (S.-I.). (Ecart : 9.)
- 3^e prix. — Un porte-plume Waterman's : 25 fr.
M. F. PROUT, 10^e sect. chemin de fer de camp., Sens. (Ecart : 11.)
- 4^e prix. — Une blouse lingerie : 25 fr.
M. YMANT, 75^e infanterie, Rennes. (Ecart : 12.)
- 5^e prix. — Une glace Louis XV : 20 fr.
M. CAVIN, 37, rue Lequesne, Nogent-sur-Marne. (Ecart : 13.)
- 6^e prix. — Une paire de vases Méran : 15 fr.
M. R. DESSEAUX, 96, rue Nationale, Bar-sur-Aube. (Ecart : 16.)
- 7^e prix. — Un arôme Fellah : 12 fr.
M. DEGOUD, Le Creusot. (Ecart : 19.)
- 8^e prix. — Un coffret parfumerie : 10 fr.
M. JOSSIEN, rue Grandsire, Boulogne-sur-Mer. (Ecart : 30.)
- 9^e prix. — Un étui à cigarettes : 10 fr.
M. CARBASSE, 2, boul. de Strasbourg, Montpellier. (Ecart : 42.)
- 10^e prix. — Un rasoir mécanique : 10 fr.
Mlle DUMONT, 9, Grande-Rue, Pont-de-Vaux. (Ecart : 47.)
- 11^e au 16^e prix. — Une boîte dentifrice du Dr Vêve : 8 fr.
M. TUFFIER, 160, rue de Paris, Neuilly-sur-Marne. (Ecart : 62.)
M. E. COLIN, 22, rue de Châteaudun, Dreux. (Ecart : 71.)
M. ROY, 79, Faubourg Saint-Antoine, Paris. (Ecart : 77.)
M. ARCHIMBAUD, 66, rue Montébel, Cherbourg. (Ecart : 78.)
Mlle PIERRE, 58, avenue de Clichy, Paris. (Ecart : 93.)
M. FAIVRE, rue Grenet, Bellerive-sur-Allier. (Ecart : 93.)
- 17^e au 20^e prix. — Un petit service aluminium : 4 fr.
M. P. TALBOTIER, Le Rousset. (Ecart : 98.)
Mlle G. MARTIN, 4, rue Théophile-Rive, Arles-sur-Rhône. (Ec. : 111.)
M. de LAHOUILLE, rue du Marché, 12, Marseille. (Ecart : 112.)
M. AULANIER, 30, rue Brochant, Paris. (Ecart : 115.)

Découpez le bon de participation à ce concours, bon n° 14, et collez-le sur la feuille de réponse.

CONCOURS N° 14

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

UN LIVRE DES PLUS CURIEUX !
UN GROS SUCCÈS DE LIBRAIRIE

Docteur LUCIEN-GRAUX

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

« ...Le docteur Lucien-Graux ne néglige point le côté pittoresque de son sujet ; et, comme étant Français, il a de l'esprit, il remarque assez plaisamment qu'il est le premier historien qui écrive une histoire fautive par principe... Son livre n'est pas faux à la lettre : il est imaginaire. Rien n'est faux. »

Abel HERMANT, *Le Figaro*.

« ...Ce n'est pas un mince éloge de dire qu'il y a ici une œuvre séduisante, car ce n'est que trop rarement que l'érudition quitte son visage morose, si rebutant pour le lecteur. »

Jacques NARGAUD, *Le Petit Bleu*.

« ...C'est une aubaine préparée aux historiens futurs. N'est-ce pas une étonnante idée de livre curieux, neuf, original ! »

Henri CLOUARD, *Oui*.

« ...Étonnant bouquet d'anecdotes, ce livre est amusant comme un roman. »

L'Œuvre.

« ...Des plus curieux et des plus attachants, ce livre sera une des contributions les plus intéressantes à l'histoire de la tourmente qui secoue le monde entier. »

Le Cri de Paris.

« ...C'est à coup sûr la plus séduisante chronique qui aura été brodée sur le canevas du drame gigantesque. »

L'Intransigeant.

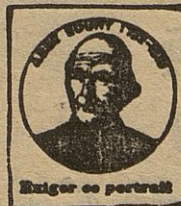
« ...Cette lecture est attrayante comme un roman. »

L'Action Algérienne.

Deux volumes grand in-16, 400 et 500 pages
Prix net, chaque volume : 6 Fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

MALADIES de la FEMME



Exiger ce portrait

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment, et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de quarante ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancres, Métrite, Fibrome, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les pharmacies : le flacon, 4 fr. 25 ; franco gare, 4 fr. 85. Les 4 flacs., 17 fr. franco contre mandat-poste adr. à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Bien exiger la véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
car elle seule peut vous guérir

(Notice contenant renseignements gratuits.)

SUR TOUS LES FRONTS

APOLLO

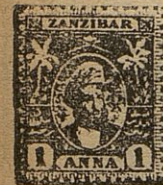
RASE
TOUTES LES BARBES

LE RASOIR DE SURETÉ
RATIONNEL

INVENTION ET
FABRICATION FRANÇAISE

En vente dans toutes les bonnes Maisons

TIMBRES-POSTE p^r COLLECTIONS



E. CHEVILLIARD
13, Boul. St-Denis
PARIS

PRIX-COURANT gratuits
et éco av. un timbre du
Cameroun (occup. fran-
çaise) à titre gracieux.

ASTHME

Spécifique Souverain
Cigarettes ou Poudre
Toutes Pharm. Signature ESPIC sur chaque Cigarette

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE
On n'en trouve donc plus ?... Si, PARTOUT

Montrez cette annonce à votre pharmacien

ASTHME

EMPHYSÈME — BRONCHITE CHRONIQUE
P^r boîte d'essai grat^{is} : 26, Grand'Rue, Louvres (S.-&-O.)

Beauté
de la
Chevelure

PÉTROLE
HAHN



Produit Français.

R. VIBERT, LYON

LES MOTEURS GNOME & RHONE

L'Assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 19 juin dernier. Le rapport du Conseil d'administration présenté aux actionnaires fait ressortir que pendant l'exercice 1917 la Société a encore fortement augmenté sa production. Néanmoins les bénéfices ont été plus faibles que ceux de l'an dernier en raison de la hausse croissante des matières premières et des taux des salaires, alors que, d'autre part, les prix de vente à l'Etat ont été toujours en diminution.

A cette compression de l'écart entre le prix de revient et le prix de vente se sont encore ajoutées les charges résultant de la mise en construction des nouveaux types de moteurs qui varient plus rapidement qu'en temps normal.

Le rapport rappelle qu'à la fin de 1917 la Société a participé à la constitution d'une Société spéciale créée dans le but d'exploiter la Forge et la Fonderie de Gennevilliers. Cette Société a commencé son fonctionnement au 1^{er} janvier 1918.

Le rapport ensuite rend un hommage ému à M. Louis Seguin, président et directeur général de la Société, décédé au cours de l'exercice.

Le bilan présenté à l'assemblée se résume comme suit :

ACTIF	Immobilisations : 8.939.319 77 en augmentation de 3.702.020 49.
	Marchandises : 13.000.622 77 en augmentation de 8.732.556 13.
	Disponibilités : 45.686.606 56 en augmentation de 6.037.277 49.
	Débiteurs : 20.445.136 61 en augmentation de 1.656.077 36.
	Compte d'ordre spécial : 11.680.000.
PASSIF	Capital et réserves : 25.547.500.
	Créditeurs : 54.506.279 93.
	Compte d'ordre spécial : 11.680.000
	Résultat de l'exercice : 7.686.514 49, auquel vient s'ajouter le report de 1916 : 331.391 29.

L'assemblée a adopté les résolutions présentées par le Conseil d'administration et a réélu comme commissaires des comptes MM. Camille Souber et Marcel Bechetoille, a fixé à 300 francs par action le dividende de l'exercice 1917 ; a porté 3 millions à la réserve d'amortissement, ce qui l'élève à 8.300.000 francs, et a décidé de reporter à nouveau le solde soit 261.544 49.

Le dividende sera payable le 30 juin en échange du coupon n° 12 dont le montant net sera, après déduction des impôts, de : Actions au porteur : 273 15. — Actions nominatives : 285 00.

Le paiement du coupon sera, comme précédemment, effectué par les soins du Crédit Lyonnais à Lyon et à Paris et par les principales banques.

IL EST DE VOTRE INTÉRÊT
de souscrire

Un ABONNEMENT au "PAYS DE FRANCE"

qui est vendu 30 centimes le numéro depuis le 1^{er} janvier, mais dont le tarif des abonnements n'a pas augmenté.

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :
FRANCE .. 15 francs. — ÉTRANGER.. 20 francs.

AVEC LES ALLIÉS QUI COMBATTENT SUR NOTRE FRONT



Le président de la République a assisté à la remise des drapeaux à la 1^{re} division de l'armée polonaise : il a prononcé à cette occasion un discours où il a solennellement promis la restauration de la Pologne indépendante. Puis il a décoré de la Croix de guerre le drapeau de l'un des régiments. A droite, l'aumônier militaire bénit les drapeaux.



M. Clemenceau s'est rendu au grand quartier général des forces américaines où a eu lieu une importante conférence. On voit, à gauche, le président du conseil s'entretenant avec le général Pershing et le général Mac Andrew ; au premier plan les généraux Mordacq et Weygand. A droite, M. Clemenceau et l'amiral de Bon.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSE. — La réaction contre la dictature bolchevik continue à s'accroître et se fortifie du concours que lui apportent les Tchéco-Slovaques dont les organisations prennent plus d'importance de jour en jour. On signalait, le 24 juin, les succès des cosaques du Don, unis aux Tchéco-Slovaques, en Russie orientale : la domination des Soviets était abattue dans la région de Samara, où flottait de nouveau l'ancien drapeau national russe. Dans l'Oural, les troupes des Soviets tenaient encore, mais, malgré de petits succès, elles étaient vivement pressées par les Tchéco-Slovaques pourvus d'artillerie. En Sibirie, où les Tchéco-Slovaques ont institué un gouvernement, ils ont fort à faire contre les bolcheviks pour assurer la protection du transsibérien et le retour de la tranquillité dans la contrée. Ils y parviennent cependant. La ville de Krasnoïarsk, importante par sa position sur l'Iénisséï, à l'endroit où le transsibérien franchit ce fleuve, a été enlevée, les armes à la main, le 23 juin, aux bolcheviks.

Enfin on apprenait, le 26, que le général Alexeïeff s'était emparé d'Irkoutsk avec des troupes circassiennes, et que le grand-duc Michel, échappé de Perm, s'était joint à lui.

MACÉDOINE. — Les Bulgares ont tenté des coups de main, amorces peut-être d'opérations plus importantes, en vue de se remettre, le 21 juin, sur les positions que nous leur avons enlevées à l'ouest du Vardar et au sud-ouest du lac Ochrida. Le 24, des tentatives analogues se dessinaient

contre le front serbe. Ils n'ont retiré de ces petites offensives aucun résultat. Au nord du Devoli, nos troupes ont occupé Ormasi, ce qui leur procure une amélioration sérieuse de leurs positions. L'artillerie ne cesse pas d'être active de part et d'autre. Les opérations aériennes sont assez fréquentes : quatre appareils ennemis ont été descendus du 21 au 24. L'armée hellénique a maintenant environ deux cent mille hommes sous les armes et elle est en voie d'accroissement. A Skra-di-Legen, où ils ont remporté naguère une victoire éclatante dans laquelle ils firent deux mille prisonniers, les Grecs eurent 600 tués et 1.700 blessés.

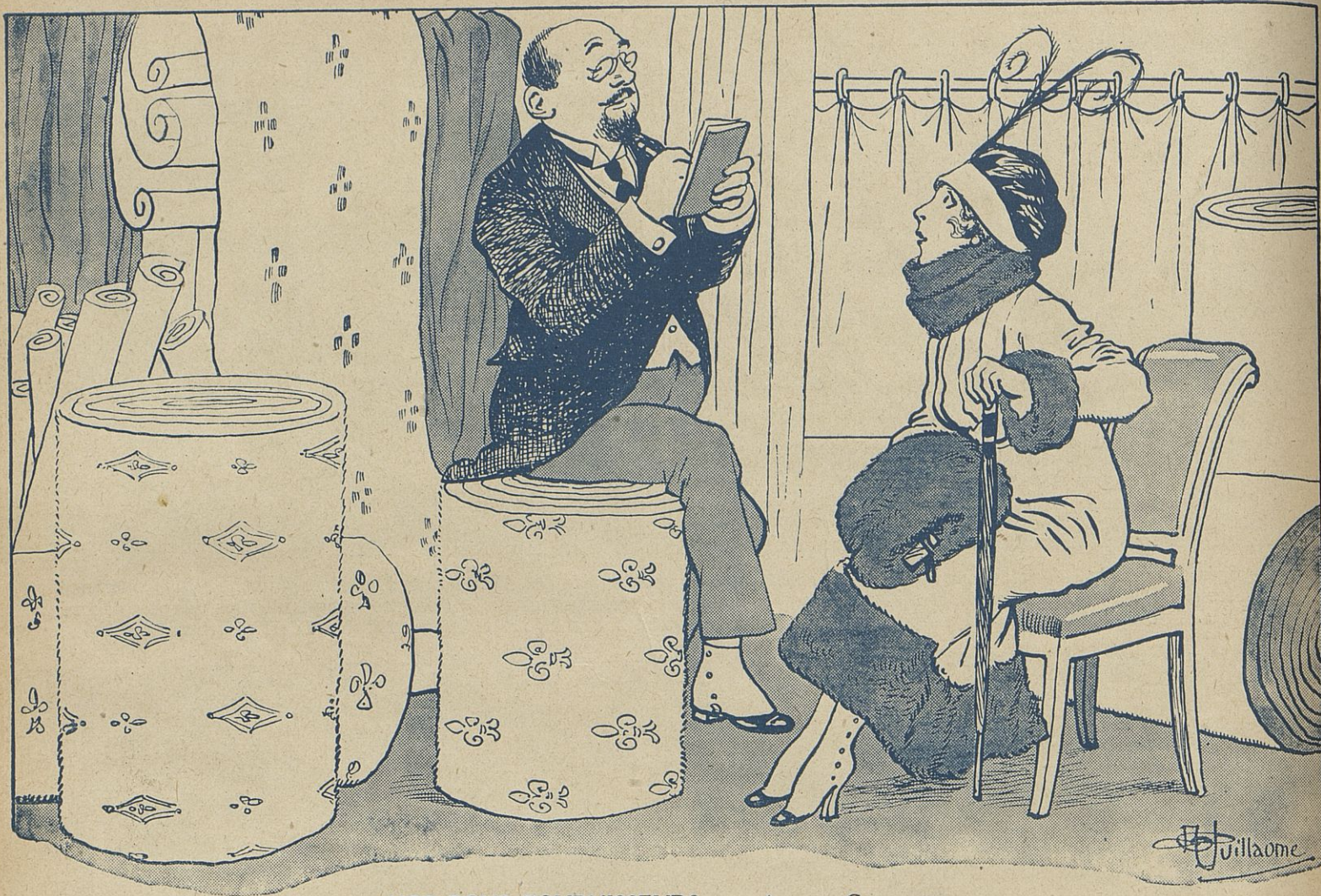
PALESTINE. — Les Turcs ne continuent à résister, en Arabie, aux attaques de l'armée du général Allenby et de celles du roi du Hedjaz, que grâce au chemin de fer du Hedjaz qui leur permet de recevoir de Syrie des relèves de personnel, des vivres et des munitions. Cette ligne constitue d'ailleurs une menace permanente pour le flanc droit de l'armée anglo-égyptienne. Aussi est-elle fréquemment attaquée par nos alliés. Ceux-ci ont réussi à plusieurs reprises à causer à la voie des dommages importants et, en certains endroits, à la détruire partiellement. Il va sans dire que les Turcs se hâtent ensuite d'y faire les réparations indispensables pour continuer à se servir tant bien que mal des tronçons les moins atteints : si l'action de nos troupes n'a pas encore consommé la destruction de ce chemin de fer, du moins gêne-t-elle considérablement les Turcs. On signalait, le 22, qu'une de nos colonnes s'était portée, de Jéricho, contre le chemin de fer et avait endommagé la voie sur une longueur de 5 kilomètres, après quoi, elle s'était retirée sur le Jourdain.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 193 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 12 et intitulé : « Un bombardement par l'artillerie lourde. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



NOS BONS FOURNISSEURS, PAR ALBERT GUILLAUME.

Le tapissier. — Nous comptons pour la thibaude 1 fr. 25 par mètre.

La cliente. — Mais j'en ai une, vous n'aurez pas besoin de me la fournir.

Le tapissier. — Ah ! bien ; alors je retire 0.25 par mètre.



La cliente insidieuse. — Vous ne me direz pas qu'avec une pareille réserve de sucre, vous n'en glissez pas parfois sans bon ?
L'épicier. — Oh ! Madame, à ses bonnes clientes un homme « consciencieux » est obligé d'en donner quelques kilos.